LA NUIT DES VENGEURS.

NOUNEAUTÉS EN VENTE.

	fr.	c.
L'ÉPÉE DU COMMANDEUR, par Xavier de Montépin, 3 vol. in-8.	13	50
DÉBORA, par Méry, 3 vol. in-8.	13	50
LE MAITRE INCONNU, par Paul de Musset, 3 vol. in-8.	13	50
LA NUIT DES VENGEURS, par le marquis de Foudras, 5 vol. in-8, net	22	50
LA REINE DE SABA, par X. de Montépin, 3 v. in-.8, affic. poch., net.	13	50
LA JUIVE AU VATICAN, par Méry, 3 vol. in-8, net.	13	50
LE SCEPTRE DE ROSEAU, par Émile Souvestre, 3 vol. in-8, net.	13	50
JEAN LE TROUVEUR, par Paul de Musset, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
LES FEMMES HONNÊTES, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, net. .	13	50
LES PARENS RICHES, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. .	13	50
CERISETTE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net. .	30	««
DIANE DE LYS, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
UNE GAILLARDE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	30	««
GEORGES LE MONTAGNARD, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8, affiche pochade, net.	22	50
LE VENGEUR DU MARI, par Emmanuel Gonzalès, 3 vol. in-8, net.	13	50
CLÉMENCE, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
BRIN D'AMOUR, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
LA BELLE DE NUIT, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
JEANNE MICHU, LA BIEN-AIMÉE DU SACRÉ-COEUR, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8, net.	18	««
LE KHALIFA, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche poch., net.	9	««
RAPHAEL ET LUCIEN, par Michel Masson, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE TROUBLE MÉNAGE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
EL IHOUDI, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, net.	9	««
LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
CHARMANTE GABRIELLE, par M.-J. Brisset, 2 vol in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE DÉBARDEUR, par Maxim. Perrin 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LA FAMILLE DU MAUVAIS SUJET, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net.	9	««
NICOLAS CHAMPION, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
UN CŒUR DE LIÈVRE, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, net. . .	9	««

Ouvrages sous presse :

LA PRINCESSE PALLIANCI, par la baron de Bazancourt. . . .	««	««
MADEMOISELLE LUCIFER, par Xavier de Montépin.	««	««
LIVIA, par Paul de Musset.	««	««
LES ORPHELINS, par madame la comtesse Dash.	««	««
BÉBÉ OU LE NAIN DU ROI DE POLOGNE, par Roger de Beauvoir.	««	««
BLANCHE DE BOURGOGNE, par madame Dupin.	««	««
LA FILLE DE LA MONTAGNE NOIRE, roman posthume, par Sir Walter Scott.	««	««
Un nouveau roman, de Emmanuel Gonzalès.	««	««
dito. de Émile Souvestre.	««	««
dito. de Henry de Kock.	««	««
dito. de Alphonse de Calonne.	««	««

LA NUIT

DES

VENGEURS

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

5

Paris,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.

DEUXIÈME PARTIE.



Chapitre vingt-huitième.

XXVIII.

Nanette restée seule et comme anéantie sous le coup de ce qu'elle venait d'entendre, rassembla peu à peu ses idées. Cette jeune fille avait pour Mathilde une affection de sœur, mieux que cela, une passion de dévouement,

un de ces attachements inaltérables et profonds qui unissaient jadis presque tous les serviteurs à leurs maîtres, lorsqu'ils étaient eux-mêmes considérés comme faisant partie de la famille.

Nanette avec cette perspicacité singulière qui vient du cœur plus encore que de l'esprit, avait tout d'abord vu avec regret la liaison de sa maîtresse avec la dame Noire, — comme on l'appelait dans la maison, — et sans oser manifester sa pensée sur un sujet aussi délicat, elle épiait depuis longtemps les actions de cette femme, désireuse de la trouver en défaut pour donner quelque poids aux insinuations à l'aide desquelles elle espérait un jour dessiller les yeux de Mathilde.

Mais jusqu'alors madame de Sirey avait agi avec une si grande prudence et une si rare habileté qu'il n'avait pas été possible à Na-

nette de recueillir même le plus léger bruit sur sa conduite. Elle avait seulement remarqué que toutes les fois qu'elle venait faire visite à madame de Caussade, elle ne manquait jamais de se mettre au piano et de chanter au moins le premier couplet de la romance de *Don Pasquale.* Sans y attacher une grande importance, elle avait observé aussi, — mais sans en déduire la moindre conséquence, — que le baron, s'il se trouvait à la maison, quittait tout en entendant cet air pour venir saluer madame de Sirey. Elle avait appris en outre que M. de Caussade descendait quelquefois à l'étage inférieur sous un prétexte ou sous un autre.

Rapprochant tous ces faits des événements qui venaient de se passer, il lui sembla tout-à-coup que le passé et le présent s'illuminaient à ses yeux d'une vive clarté. Elle voyait dis-

tinctement les manœuvres habiles de la veuve inconsolable pour attirer chez elle d'abord l'enfant, ensuite le père et la mère; elle se rappelait le billet dérobé dans le corsage de sa maîtresse, le baron devenant rêveur, fuyant sa femme, montrant premièrement de la répugnance et bientôt après le plus vif empressement à nouer des relations intimes avec cette femme; enfin elle se retraçait avec effroi les derniers moments d'Édouard, de ce jeune enfant enlevé d'une façon si terrible et si soudaine à l'amour de ses parents. A partir de ce moment les visites de madame de Sirey étaient devenues plus fréquentes, presque quotidiennes.

Une pensée sinistre traversa l'esprit de la jeune fille, les plans de l'aventurière se déroulèrent à ses regards et la moindre action de madame de Sirey ne fut plus un secret

pour elle. Le souvenir de M. Raymond Roger se mêla dans sa mémoire au nom de madame de Sirey ; elle se rappela que l'avocat était fils du notaire d'Aumale, que ce notaire avait été chargé des affaires de M. le vicomte Jules de Solanges, elle se prit à penser que M. Raymond pouvait donner sur le passé de cette femme des éclaircissements qui aideraient à pénétrer dans les ténèbres du présent. N'écoutant que son dévouement, n'obéissant plus qu'à cet entraînement du cœur qui fait d'une faible femme l'être le plus énergique et le plus courageux, Nanette courut chez M. de Longpré. Le petit Pierre lui indiqua sa demeure.



Nanette, nous l'avons déjà dit, était une fort jolie fille que la vie douce de Paris avait rendue gracieuse et élégante. Sous son petit chapeau de satin noir, enveloppée dans un

manteau de drap marron, bien coiffée, bien chaussée, elle était charmante et M. Raymond fut tout-à-fait de cet avis lorsqu'il la vit paraître.

— A quelle bonne fortune dois-je votre visite, ma belle enfant? dit M. Raymond en la faisant asseoir sur un canapé. Il n'avait pas remarqué l'air effaré de la jeune fille.

— Monsieur, lui dit-elle, vous connaissez madame de Sirey?

— Pourquoi cette question et que m'importe madame de Sirey lorsque je vois tant de charmes et contemple tant d'attraits?

Nanette ne fit pas la moindre attention aux compliments de M. Raymond.

— Vous la connaissez, monsieur, pousuivit la jeune fille, car vous allez chez elle.

— Sans doute, sans doute; mais qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Si vous vouliez me dire un seul mot, je n'irais plus. Sur ma parole, vous obtiendriez de moi tous les sacrifices.

M. Raymond essaya de prendre la jeune fille par la taille. Celle-ci se leva rapidement et d'un geste sévère elle maintint l'avocat dans une attitude plus respectueuse.

— Finissez, monsieur, dit-elle. Ces badinages ne conviennent pas à la circonstance. Je ne suis venue chez vous ni pour entendre vos compliments, ni pour souffrir vos insultes...

— Et pourquoi donc êtes-vous venue, ma chère? interrompit M. de Longpré d'un air assez fat. Les agneaux qui se hasardent dans

la caverne du lion risquent fort d'être croqués.

— Pourquoi je suis venue? Oh! ce n'est pas pour vous, soyez tranquille. Je suis venue parce que vous connaissez cette madame de Sirey, parce que vous pouvez me dire...

La jeune fille hésita.

— Quoi donc? demanda Raymond.

— Parce que... vous pouvez me dire quelle espèce de femme elle est.

— Quelle espèce! Eh! parbleu, c'est une femme jeune, jolie, aimable.

— Ce n'est pas cela que je vous demande, monsieur, vous le savez bien.

— Alors, ma belle enfant, veuillez vous expliquer, je vous écoute.

— Eh bien, oui, monsieur, je vais tout vous dire. Il s'agit de ma maîtresse...

— De madame la baronne de Caussade! fit Raymond en ouvrant des yeux étonnés.

M. Raymond eut une pensée singulière, il crut que ses fréquentes attentions auprès de madame de Sirey avaient éveillé la jalousie de Mathilde.

— Ah ! c'est madame la baronne qui vous envoie, reprit-il en se frottant les mains avec l'accent d'un homme sûr lui.

— Non, monsieur, ce n'est pas la baronne qui m'envoie ; je viens de mon chef.

— Oui, oui, j'entends bien... On ne veut pas avoir l'air... Eh bien, que puis-je faire pour votre maîtresse ? ma belle enfant, je suis prêt à lui obéir.

— Ma maîtresse, monsieur, ne vous demande rien, c'est moi qui vous demande seule quelque chose...

— Diable m'emporte, si je comprends un mot de ce que vous me dites. Embrassons-nous et que cela finisse.

Déjà monsieur Raymond faisait le geste que sa phrase annonçait.

— Arrière, fit la soubrette. Je vous demande si madame de Sirey n'est pas une aventurière, si elle n'est pas l'ancienne maîtresse de monsieur le vicomte Jules de Solanges, si elle n'est pas la vôtre, enfin.

— Diable! diable! ma belle, comme vous prenez feu. Quel intérêt si grand avez-vous donc à savoir tant de choses?

— Quel intérêt! ah! c'est vrai, vous ne sa-

vez pas, vous, qu'il s'agit d'une chose infâme, d'une lâcheté, d'un crime peut-être.

— D'un crime! répéta monsieur Raymond en pâlissant. D'un crime, dites-vous?

Il se rappelait tout ce que son père lui avait communiqué sur le caractère d'Hélène et sur les soupçons dont elle avait été l'objet relativement à la mort de son mari et à celle de monsieur Jules de Solanges. Monsieur de Longpré sondait tout-à-coup et pour la première fois l'abîme dans lequel il avait voulu se jeter, et un moment il remercia sa bonne étoile de n'avoir pas été plus heureux auprès de la jeune veuve.

— Oui, monsieur, un crime, j'en ai peur, du moins. D'un mot vous pouvez me mettre sur la trace. Dites-moi si cette madame de Sirey qui demeure au-dessous de chez nous est

cette même madame de Sirey qui a fait assassiner monsieur de Solanges par son amant.

— Assassiner, c'est peut-être trop dire.

— Je vous demande si c'est la même.

— Je le crois, répondit enfin monsieur Raymond de Longpré.

— Ah! je m'en doutais. Ma pauvre maîtresse! C'est cette femme qui a fait mourir son enfant.

— Grand Dieu, que dites-vous là, Nanette!

— La vérité, monsieur, la vérité, j'en suis sûre. Venez, venez avec moi informe la justice, avertir le commissaire.

— Mais avant de faire une pareille démarche il faudrait s'assurer...

— Est-ce que vous seriez son complice,

par hasard ? s'écria la jeune fille en faisant un pas vers monsieur de Longpré.

Celui-ci recula précipitamment. L'air de confiance qu'avait Nanette l'intimidait.

— Allons, venez, reprit-elle.

— Il me semble, hasarda Raymond, que le plus prudent serait d'avertir d'abord monsieur de Caussade, puis madame de Caussade elle-même.

— C'est vrai, murmura Nanette comme par manière de réflexion. Mais madame n'est plus à la maison, elle est chez son père, et cette femme peut aller la retrouver, s'installer près d'elle, lui offrir ses soins comme ceux qu'elle paraissait prodiguer à Édouard, et alors... Ah! quelle affreuse pensée ! Ma pauvre maîtresse.. Venez, monsieur, courons, courons...

Sans attendre que monsieur de Longpré la suivît, Nanette disparut en courant.

— Elle est folle, dit Raymond en se laissant retomber sur son canapé. Cependant si elle dit vrai, si madame de Sirey est coupable, la justice va informer ; on viendra ici, on m'interrogera, on m'arrêtera peut-être. Le diable emporte la maudite aventure ! Si je prenais mes précautions, si je partais pour la campagne ! Allons, allons, c'est encore le plus prudent. Du moins de là-bas j'aurai le temps de voir venir l'orage.

Monsieur Raymond de Longpré appela son domestique, lui donna l'ordre de faire ses malles, et lui-même se mit à fouiller dans ses papiers, jetant au feu tout ce qui pouvait de près ou de loin faire soupçonner des connivences entre lui et madame de Sirey.

Dans ce temps-là le chemin de fer du Nord n'était pas encore livré à la circulation, et pour aller à Aumale, il fallait prendre la diligence de Beauvais et changer de voiture dans cette dernière ville. Tout cela était bien long, et d'ailleurs la diligence ne partait que le matin. M. de Longpré fut donc obligé de chercher un autre moyen de transport s'il voulait partir à l'instant même.

— Baptiste, dit-il à son domestique, laisse-là ces paquets, je les terminerai. Va-t-en à la poste aux chevaux, rue de la Tour-des-Dames, commande-moi une chaise de poste et deux chevaux pour... Il est maintenant neuf heures... mes préparatifs seront faits dans deux heures... Commande-moi une chaise de poste et deux chevaux pour onze heures. Va.

Quand Baptiste fut parti, monsieur Ray-

mond se mit à faire sa malle avec une ardeur dont lui-même ne se serait jamais soupçonné capable.

Chapitre vingt-neuvième.

XXIX.

Retournons chez monsieur de Caussade, au moment où l'on venait d'annoncer monsieur de Solanges.

— Monsieur, dit monsieur de Caussade, d'un ton froid et hautain, en entrant au salon

où l'attendaient messieurs de Solanges et de Sauvigny, votre visite a de peu d'instants prévenu la mienne. Mais pardon, je vois que vous êtes deux, et je ne m'attendais à trouver que monsieur de Solanges. Lequel de vous deux, messieurs, porte ce nom ?

— C'est moi, monsieur, — dit Ernest d'un ton calme et digne. — Monsieur de Sauvigny qui a bien voulu m'accompagner n'est point de trop dans l'entretien que je vous prie de m'accorder.

— Cependant, monsieur, reprit le baron d'un air presque menaçant, les choses que nous avons à nous dire ne sont guère de nature à être dites devant témoin ; après c'est différent.

— Je vous demande pardon, — continua Ernest avec une fermeté toute polie, — mon-

sieur de Sauvigny est en ce moment même un témoin indispensable, je vous prie de me croire, et d'ailleurs il sait tout.

Monsieur de Caussade ne put réprimer un geste de colère, et le sang qui jaillit de sa lèvre inférieure témoignait pourtant de l'effort qu'il avait fait pour le réprimer. Mais revenant aussitôt à ses habitudes de bonne compagnie, il montra de la main deux fauteuils aux deux jeunes gens et lui-même s'assit sur le bord d'une causeuse, les deux mains croisées sur l'un des bras du meuble.

— Soit, monsieur, dit-il, et puisqu'il en est ainsi, je vous écoute, pourvu que vous n'ayez point à me parler d'une chose sur laquelle mes intentions sont arrêtées. Vous êtes venu le premier, mon devoir est de vous laisser parler aussi le premier, mais mon honneur ne saurait souffrir que j'entende des explications

sur un sujet qui n'en comporte pas. Vous devez me comprendre, monsieur de Solanges.

— Parfaitement, répondit celui-ci; aussi viens-je au nom même de cet honneur que vous invoquez, et je vous dis : Monsieur le baron, il s'est passé une chose infâme dont vous avez été l'instrument sans le savoir et dont vous êtes la première victime.

Le ton énergique et grave dont ces paroles furent prononcées produisit une vive impression sur M. de Caussade et retint sur ses lèvres une question amère prête à lui échapper. M. de Solanges continua :

— Je crois, monsieur, tenir les fils de cet odieux complot, et vous aurez, j'ose l'espérer, le désir de vous joindre à moi pour le déjouer et pour en prévenir les conséquences, s'il en

est temps encore. Vous connaissez madame de Sirey, monsieur le baron?

A cette demande inattendue, M. de Caussade bondit sur son siége et devint pâle. Sa voix prit une singulière intonation.

— Pourquoi cette question? dit-il.

— Parce qu'elle est indispensable.

— Eh bien, oui, monsieur, je connais madame de Sirey, mais je ne vois pas le rapport qui peut exister entre votre demande et cette dame.

— Vous allez le comprendre, monsieur le baron : cette femme est une aventurière...

— Monsieur! interrompit M. de Caussade, blême de colère, je ne souffrirai pas que vous insultiez cette dame...

— Je n'insulte personne, j'accuse.

— Mais pour accuser, monsieur, il faut des preuves.

La voix de M. de Caussade était tremblante, et il avait peine à comprimer les écarts d'une émotion qu'il fallait cacher parce qu'elle n'était pas avouable.

Au lieu de répondre, M. Ernest de Solanges tira de son portefeuille une lettre qu'il présenta au baron. Cette lettre était la dernière que M. Jules de Solanges eût écrite à son frère. Elle faisait le récit de sa liaison avec Hélène et des circonstances principales qui l'avaient signalée. Le nom de madame de Sirey, d'Hélène Furet, y était mêlé aux faits les plus accablants et les plus douloureux. M. de Caussade en lisant cette lettre paraissait en proie à la plus vive agitation. Une subite rougeur

avait succédé à la pâleur livide de son visage.

— Mais, dit-il d'un air plein d'embarras en rendant la lettre à son propriétaire, je ne vois pas en quoi ceci peut se rattacher à votre visite.

Le baron cherchait à faire diversion aux pensées diverses qui se livraient combat dans son esprit.

— Je vais vous l'expliquer, monsieur le baron, car je n'ai jamais mieux vu que maintenant combien votre bonne foi a été surprise. Cette madame de Sirey, ou plutôt cette Hélène Furet, est la maîtresse de mon ami, M. Gustave de Sauvigny ici présent.

Cette parole fut le feu mis aux poudres, la mine éclata.

— Cela n'est pas vrai, s'écria le baron hors de lui.

Ce fut au tour de Sauvigny à se montrer.

— Je vous demande pardon, monsieur le baron, dit-il, et moi aussi j'ai mes preuves.

Il remit également une lettre au baron.

— Mais, dit celui-ci après l'avoir lue, ce billet n'est pas de madame de Sirey, il est signé Hélène Morisse.

— Morisse, oui, monsieur, c'est le nom sous lequel elle me recevait rue Saint-Lazare, parce que, disait-elle, elle ne pouvait me recevoir ici, dans cette maison.

Et le doigt de Gustave indiquait du geste l'étage inférieur.

— Mais c'est infâme cela! s'écria le baron avec un accent de rage.

Cette exclamation avait un tout autre sens que celle qu'y attachèrent les deux amis.

— N'est-cc pas, monsieur, que cela est infâme? dit M. de Solanges, mais nous ne sommes pas au bout.

— Parlez, monsieur, parlez, c'est moi qui vous en conjure, maintenant.

M. de Solanges reprit :

— Cette femme, monsieur, a été auprès de madame de Caussade le conseiller perfide et le démon tentateur : c'est elle qui lui a soufflé à l'oreille la funeste pensée de m'écrire. — Ces lettres que je confie à votre loyauté vous le prouveront.

Ernest remit en effet au baron les lettres que lui avait écrites madame de Caussade.

— Mieux que toute chose au monde, ajouta-t-il, elles vous démontreront l'innocence et la généreuse candeur de cette admirable victime. — Ce n'est pas tout encore : pour mieux assurer la réussite de ses projets, cette Hélène Furet s'est faite elle-même la messagère de cette correspondance, c'est elle qui sous le nom de madame Morisse, remettait les lettres à mon ami, et c'est elle aussi, — j'en suis sûr, — qui vous a livré la lettre fatale. N'ai-je pas deviné juste, monsieur le baron?

Celui-ci, quoiqu'interpellé directement, hésitait à répondre. Il ne pouvait avouer de quelle façon il s'était approprié cet écrit.

Mais s'il n'était pas vrai de dire que madame de Sirey eût livré la lettre, il ne l'était

pas davantage de prétendre le contraire. Se rappelant toutes les manœuvres de coquetterie et de défense simulée qui avaient provoqué et accompagné les circonstances de la scène du boudoir, un doute cruel tenait son esprit en suspens : devait-il croire à tant de perfidie, devait-il s'avouer la dupe d'une intrigante, ou bien devait-il repousser loin de lui les soupçons odieux qui assiégeaient sa pensée et regarder comme mensongères toutes les accusations qui pesaient sur une femme qu'en définitive il aimait?

Telle était la perplexité où se trouvait le baron. Heureusement une bonne inspiration lui vint : au lieu d'obéir à un mouvement irréfléchi que le cœur plus que la raison aurait sans doute dicté, il suspendit l'explication commencée et demanda pour s'éclairer, avant d'aller plus loin, le temps de lire toutes les

lettres qu'il avait entre les mains et de les comparer entre elles pour en tirer froidement, librement, toutes ses déductions..

On le voit, cet entretien, qui avait, dès les premières phrases, menacé de prendre une tournure orageuse, avait, au contraire, grâce à la prudente fermeté de M. de Solanges, pris le caractère d'une discussion calme et sérieuse, malgré les sorties passionnées de M. de Caussade.

Ramené constamment par l'évidence des faits à l'appréciation plus juste et plus sincère des choses, celui-ci, tout en hésitant à passer subitement, — on le conçoit, — de l'exaltation d'une passion folle à l'abattement du plus profond mépris, commençait à débrouiller la vérité à travers le chaos de son esprit et le trouble de son cœur.

La lecture comparée de la double correspondance qu'il avait sous les yeux acheva de la lui montrer, et si ce fut une souffrance pour lui d'être obligé de renier son amour et de flétrir dans son âme cette femme qui avait pu un instant surprendre sa confiance et triompher de sa faiblesse, quelle joie douce, quelle salutaire consolation ne dut-il pas éprouver lorsque l'innocence et la pureté de Mathilde lui apparurent ainsi éclatantes!

« En vous écrivant, disait une des lettres de » madame de Caussade, j'ai cédé aux conseils » d'une sage et fidèle amie; il me semblait que » j'avais tort, mais elle m'a tant de fois assuré » du contraire, que j'ai fini par la croire. »

Après cette phrase, le baron avait arrêté sa lecture.

M. de Caussade avait l'âme droite et le cœur

honnête. Il comprenait surtout les sentiments généreux, et si son éducation militaire avait eu pour effet de donner à ses habitudes un certain caractère de brusquerie, elle avait eu aussi pour résultat de leur imprimer un mouvement de franchise toute chevaleresque et toute spontanée.

Après avoir replié les lettres de Mathilde à M. de Solanges, il vint droit à celui-ci, et les lui remettant :

— Monsieur de Solanges, dit-il d'une voix émue, reprenez votre bien. Vous aviez raison. Mathilde est un ange, et vous, vous êtes un honnête homme. Si dans cet entretien j'ai pu montrer quelqu'aigreur, si quelque parole offensante à pu m'échapper, je vous en prie, excusez-moi...

— Monsieur, — fit Ernest, ému à son tour

de tant de loyauté, — je n'ai jamais douté de la noblesse de votre cœur.

— Et s'il m'était permis, ajouta le militaire, de solliciter de vous une faveur, tout indigne que je m'en reconnaisse en ce moment, ce serait celle de votre estime et de votre amitié.

En parlant ainsi, le baron tendait à Ernest une main que celui-ci serrait avec effusion.

— Cette amitié, répondit Ernest, je n'aurais jamais osé vous la demander, mais lorsque vous-même venez me l'offrir, non-seulement je l'accepte, mais je vous en remercie, monsieur le baron, comme du bien le plus précieux que le ciel pût m'envoyer.

— Ce n'est pas tout, reprit M. de Caussade.

Vous ignorez sans doute l'étendue de mes torts, vous ne savez pas ce qui s'est passé ici : madame de Caussade...

— Est chez son père, — interrompit M. de Solanges, évitant ainsi au baron l'aveu de sa coupable brutalité.

— Vous le savez ! raison de plus : tous deux, messieurs, connaissez ma faute, il faut que vous soyez les témoins de la réparation.

— Monsieur le baron, votre caractère loyal et généreux vous entraîne trop loin. Madame de Caussade doit ignorer ma démarche auprès de vous ; elle pourrait croire que le retour de votre affection n'est dû qu'à des influences étrangères, il ne le faut pas. Et puis devons-nous intervenir dans les choses intimes de votre famille? Tout-à-l'heure, monsieur, quand

vous serez près d'elle vous serez trop heureux que nous n'ayons pas cédé à l'entraînement de votre esprit chevaleresque en vous livrant vous-même à l'épanchement de votre cœur.

M. de Solanges prononça ces derniers mots avec un sourire mélancolique sur les lèvres.

— Je comprends votre réserve si délicate, et elle me donne une fois de plus l'occasion de me réjouir en pensant quel noble ami j'ai gagné. Mais vous me permettrez, monsieur de Solanges, ainsi que vous, monsieur de Sauvigny, de vous présenter l'un et l'autre à ma femme demain, un quart-d'heure avant le dîner. Nous fêterons une sorte de second hymen, et il faut bien que vous y soyez. Ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous vous a presque fait de la famille.

— J'accepte de grand cœur, monsieur le

baron, et mon ami monsieur de Sauvigny en fait autant. Mais vous permettrez qu'à mon tour je considère cette fête comme celle des adieux. Je vais partir, monsieur, je vais reprendre mes longs voyages.

— Comment, partir ! N'aurai-je donc enfin trouvé un ami que pour le perdre aussitôt!

— Il le faut, monsieur le baron, et j'ai eu tort de ne pas le faire plus tôt comme c'était mon intention, et le ciel aujourd'hui m'en punit. Sauvigny, n'es-tu pas tenté de partir avec moi?

— Mon cher ami, j'allais te le proposer, répondit Gustave.

— Vous le voyez, monsieur, reprit Ernest, je ne serai pas seul en voyage, et je l'espère

vous m'autoriserez à vous écrire quelquefois.

— Non, dit le baron, pas à moi... à elle... vous n'en aurez pas moins deux lecteurs pour cela.

Un milieu vrai avait donné au militaire l'instinct des sentiments élevés.

Cet entretien qui durait depuis plus d'une heure allait être terminé par la retraite amicale des deux jeunes gens, lorsqu'un grand coup de sonnette ayant retenti, un laquais vint apporter une lettre de la part de M. du Rouvray C'est en tremblant que le baron la décacheta. Après y avoir jeté les yeux, il la laissa échapper de ses mains et poussa un cri déchirant.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, serait-il possible ! Lisez, monsieur de Solanges, lisez.

Le baron était tombé comme anéanti sur une chaise, Ernest ramassa la lettre en tremblant à la pensée de ce qu'il allait apprendre, et lut ces mots :

« Monsieur, votre femme se meurt, venez, elle veut vous voir.

» *Le chevalier* Du Rouvray.»

Ernest ne dit pas un mot, ne poussa pas un cri, mais il mit la main sur son cœur comme pour l'empêcher de lui briser la poitrine. M. de Caussade au contraire était dans un état d'exaltation extrême.

— C'est moi qui l'ai tuée, s'écria-t-il, c'est moi qui l'ai tuée !

— Non, monsieur, dit Ernest, pas vous, mais cette femme.

Et du geste il indiquait l'étage inférieur.

—Et votre fils, continua-t-il d'une voix forte et lugubre, qui l'a tué ? cette femme, toujours cette femme.

En prononçant ces mots il frappa le parquet de son pied, comme s'il eût tenu sous le talon de sa botte la tête du serpent.

— Eh bien ! reprit-il en s'adressant cette fois à Sauvigny, ne te le disais-je pas, cette femme partout où elle passe laisse toujours derrière elle le déshonneur ou le deuil. — Maintenant, monsieur le baron, je ne vous quitte plus, je vais avec vous, et si ce que je redoute s'est réalisé, malheur à elle !

Ernest avait grandi d'une coudée. Il prit par la main M. de Caussade que ces révélations tombées sur lui coup sur coup avaient

frappé de stupeur, et il l'entraîna avec Sauvigny jusqu'à sa voiture qui l'attendait à la porte.

Chapitre trentième.

XXX.

Que s'était-il donc passé? nous allons le savoir; mais il faut que nous reprenions notre récit au moment où madame de Caussade quittait le domicile conjugal sous la protection de son père.

En descendant l'escalier la pauvre femme ne cherchait pas à étouffer les sanglots qui la suffoquaient, et à travers ses larmes elle ne vit pas un œil bleu qui la regardait par un judas ouvert dans la porte de l'appartement situé au premier étage.

Elle arriva chez son père brisée d'émotions et en proie à une fièvre violente.

Un médecin mandé à la hâte ordonna une potion calmante que M. du Rouvray envoya chercher par son domestique, se constituant lui-même le garde-malade de sa fille en attendant que Nanette arrivât, ce qui ne tarderait pas à avoir lieu lorsqu'elle saurait sa maîtresse chez son père.

Mathilde venait de se mettre au lit lorsqu'on lui annonça la visite de madame de Sirey. Celle-ci se précipita en même temps dans la

chambre avec de grandes démonstrations de douleur,

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en prenant la main de Mathilde en l'inondant de larmes hypocrites, devais-je vous retrouver ainsi ? Et c'est moi, moi qui suis la cause... ah ! c'est affreux !

Madame de Caussade se sentit vivement touchée de ce témoignagne affectueux. Elle n'avait pas bien compris comment son mari avait pu contraindre madame de Sirey à lui remettre la malheureuse lettre, et il lui en était resté un sentiment de vague appréhension et même de défiance contre cette femme. Mais la démarche de celle-ci et surtout le spectacle d'une douleur si bien jouée avaient aussitôt dissipé les soupçons de cette âme pure et candide et l'avaient pénétrée de reconnaissance.

— Non, dit-elle d'une voix affaiblie, ce n'est pas votre faute, je le sais, les menaces ont empêché d'achever votre acte de dévouement.

— Des menaces, mon amie ! Oh ! toutes les menaces du monde auraient été impuissantes à me faire lâcher prise. Il a fallu la force, la violence...

— Comment ! il a osé !... fit madame de Caussade en se redressant péniblement sur son chevet et en fixant sur madame de Sirey un regard inquiet.

— Oui, ma bonne amie, et je ne sais vraiment si je dois vous dire...

— Oui, oui, dites-moi tout ; ne puis-je pas tout entendre maintenant, et ne dois-je pas tout savoir ?

— Eh bien, figurez-vous... — c'est très-

embarrassant à raconter, — il m'a prise par le corps, j'ai voulu me débattre, crier, mais il me serait dans ses bras à m'étouffer, et... ensuite...

— Ensuite? murmura Mathilde haletante d'inquiétude.

— Il m'a renversée sur un meuble, et dans la lutte, la lettre est tombée par terre où il l'a prise.

Mathilde respira ; le récit suspensif et artificieusement troublé de l'aventurière lui avait fait naître une pensée qu'elle ne croyait pas si fondée ; elle avait entrevu la vérité ; mais au moment de la lui montrer, madame de Sirey la cacha de nouveau, pas assez vite toutefois pour qu'il n'en restât pas un germe dans l'esprit de la malade.

— Ah ! dit Mathilde à demi-rassurée, j'avais craint que ce ne fut autre chose.

— Quoi donc ? fit vivement madame de Sirey.

— Après tout, continua la jeune femme comme si elle se répondait à elle-même, qu'y aurait-il d'étonnant à cela ? Vous êtes si belle !

Hélène Furet baissa les yeux sans répondre. Sa tactique avait réussi.

Madame de Sirey mieux éclairée par ce silence que par toutes les paroles dites jusque-là, allait sans doute reprendre ses questions sur un sujet qui la touchait de si près, lorsque son père entra dans la chambre tenant à la main la fiole contenant la potion que l'on venait d'apporter.

A cette vue le regard d'Hélène Furet étincela.

— Allons, Mathilde, dit le vieillard, il faut prendre ceci.

— Tout-à-l'heure, mon père, je cause un peu avec cette bonne amie, madame de Sirey, et cela me soulage. Il est si doux dans ma position de ne pas se voir abandonnée et de sentir une main amie presser la sienne!

— Sans doute, sans doute, — reprit le père qui ne voyait pas sans un peu de jalousie madame de Sirey empiéter sur ses prérogatives de garde-malade et de consolateur, — mais cela ne suffit pas : il faut prendre de demi-heure en demi-heure une grande cuillerée de ceci ; tel est, tu le sais, l'ordre du médecin.

— N'en ayez point souci, monsieur, dit l'a

venturière de sa voix la plus douce et la plus insinuante, j'y veillerai.

— Je serais fâché de vous laisser cette peine, et j'ai hâte d'ailleurs de lui voir prendre la première cuillerée.

— Qu'à cela ne tienne, mon père ; donnez.

M. du Rouvray versa lui-même la potion et approcha la cuillère des lèvres décolorées de sa fille.

— Je vous remercie, mon bon père, dit celle-ci après avoir avalé le remède. Il me semble que suis déjà mieux.

— Tu vois ! Je vous laisse,mes enfants, dans une demi-heure je reviendrai. Madame de Sirey, je vous en prie, ne la faites pas trop parler, cela lui ferait mal.

Après cette prudente recommandation M. du Rouvray se retira charmé du résultat que ses soins avaient déjà obtenu.

A peine avait-il fermé la porte que Mathilde posant sa main brûlante sur le bras de madame de Sirey, reprit :

— Ne craignez pas de me faire de la peine en me disant la vérité, ma chère amie ; dans ma position, c'est m'obliger, il faut que je sache tout et jusqu'à quel point je puis avoir confiance en M. de Caussade. — Il vous aime, n'est-ce pas ?

— Que pensez-vous là !

— Je m'en étais presque doutée. Il vous l'a dit ?

— Eh bien, oui, il me l'a dit, tout-à-l'heure,

il a osé... Mais n'allez pas croire que j'aie pu souffrir...

— Je vous crois, car autrement, ce serait affreux. — O mon Dieu ! il ne me manquait que ce dernier malheur ! Je pouvais espérer qu'il me reviendrait, mais maintenant, c'est fini ; il ne me reste plus qu'à demander la fin de toutes mes souffrances.

Mathilde en parlant ainsi tenait les mains jointes et ses beaux yeux tournés vers le ciel, dans l'attitude de la plus fervente prière.

— Mathilde, mon amie ! s'écria madame de Sirey en baisant au front la pauvre martyre, ne parlez pas ainsi, n'avez-vous plus vos amis, votre père, moi, et... un autre encore qui vous aime ?

— A quoi leur suis-je bonne ? A causer leurs

chagrins, à leur donner le triste spectacle de mes peines ! Ne vaudrait-il pas mieux que je ne fusse plus là? Depuis que j'ai perdu mon enfant je sens bien que je n'appartiens plus à la terre et que je verrai s'évanouir sans regret les derniers liens qui m'y attachent.

— Et Ernest?

— Ernest! il ne m'est pas permis de l'aimer, il ne m'est plus permis de prononcer son nom.

— Quoi! vous voulez vous enlever même cette suprême consolation?

— J'ai eu tort, grand tort de répondre à ses lettres, et j'en porte la peine aujourd'hui. Je ne veux pas rendre ma faute irrémissible en la prolongeant.

— Vous êtes-vous bien demandé à quel acte de désespoir votre résolution va le

pousser? Au moins s'il pouvait croire à une dernière pensée de vous, s'il pouvait recevoir un dernier adieu! Un adieu! oh! non, vous ne serez pas assez cruelle pour refuser à un si bel amour un si faible souvenir d'affection!

— Plus tard, peut-être, ma chère amie... en ce moment je n'en ai pas la force.

— Eh! plus tard le pourrez-vous encore? plus tard il ne sera plus temps! Songez donc qu'il souffre aussi, lui, qu'il attend, qu'il espère, qu'il ignore... Oh! ce doit être une cruelle incertitude! Et vraiment je ne sais ce qui me retient de lui écrire moi-même, car enfin, il faut bien qu'il sache par quelqu'un ce qui vous est arrivé.

— Vous avez raison, mais je suis si faible et j'ai peine à rassembler mes idées... Tout-à-l'heure.

— Non, non, tout de suite; car qui sait si tout-à-l'heure nous serons encore seules... Deux mots seulement, et, s'il le faut, je dicterai. Tenez, voici tout ce qu'il faut.

Et en disant cela madame de Sirey prit sur la table où le médecin l'avait laissé tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Le courage me manque, fit Mathilde en laissant retomber sa tête sur l'oreiller.

— Allons, allons, dit l'aventurière avec un mouvement d'impatience à peine déguisé.

Madame de Caussade la regarda avec un étonnement mêlé de crainte; mais un sourire charmant de madame de Sirey rendit à Mathide toute sa confiance.

—Qu'allez-vous lui dire après tout? presque rien!—reprit Hélène Furet: —Que monsieur

de Caussade a surpris une lettre que vous lui écriviez, que vous ne pouvez supporter la pensée que l'on vous croie coupable, que vous êtes résolue à en finir, — que sais-je! — que la vie vous est un supplice...

Madame de Sirey suivait de l'œil la plume de Malthide et observait chaque mot qu'elle traçait sur le papier.

— Non, non, interrompit-elle, pas ceci... à quoi bon lui dire que vous penserez toujours à lui? si véritablement vous voulez rompre ces tristes et pénibles relations, — et ma foi, je vous le conseille, — il ne faut pas lui laisser même l'ombre d'une espérance.

— Mais il va croire...

— Quoi? que vous êtes morte au monde, morte surtout pour lui! ne le faut-il pas? à moins que vous ne préfériez le voir un de ces

jours accourir ici, ce qui ferait une belle affaire, ou du moins vous écrire lettres sur lettres, auxquelles vous ne pouvez plus répondre.

— Oh ! non, je connais bien Ernest, quand je lui aurai dit que tout doit être fini entre nous, quelques vifs que puissent être ses regrets, il se résignera.

— Non, non, ne le croyez pas. Ah! que vous connaissez mal le cœur humain, ma bonne amie ! Hâtons-nous, votre père va venir. Il ne faut pas qu'il voie... Au surplus si vous voulez finir par un mot d'espérance, il y a une autre vie après celle-ci, et c'est là que seront réunies les âmes qui se sont aimées sur la terre. C'est aussi votre pensée, n'est-ce pas, Mathilde?

C'était faire appel à cet étrange sentiment

de mysticisme amoureux qui permet aux âmes pieuses de s'abandonner en toute sécurité de conscience au penchant qui les entraîne, — erreur grave qui fait autant de victimes que la passion la plus désordonnée.

Mathilde ne répondit à cet appel que par un signe de tête. Elle traça ses derniers mots et retomba anéantie sur sa couche.

— Bien, dit tout bas madame de Sirey en prenant le billet, maintenant le plus difficile est fait.

Or ce billet ne contenait que ces lignes ambiguës :

« Monsieur de C.... a découvert une lettre que je venais de vous écrire, Ernest. Il m'a presque chassée de chez lui, et il a eu raison. il me croit coupable. Vous savez si cela est

vrai, mon ami ; mais qu'importe ! mon existence est flétrie et brisée, la vie m'est devenue un supplice... Eh ! qu'ai-je besoin de vivre?... oubliez moi ici-bas et réservons nos espérances pour un monde meilleur.

» MATHILDE. »

Madame de Sirey avec un calme sinistre plia d'une main ferme ce sombre billet et le fit glisser dans son corsage.

A peine avait-elle remis les papiers à leur place que la porte s'ouvrit tout doucement.

Chapitre trente-unième.

XXXI.

La personne qui venait d'entrer n'était autre que M. du Rouvray.

— Repose-t-elle, dit le père d'une voix inquiète.

Madame de Sirey jeta sur lui un regard pénétrant.

— Non, monsieur, dit-elle, je crois seulement qu'elle est très-affaiblie et qu'il sera bon de lui faire prendre quelque chose, un bouillon, n'importe quoi.

— Oh ! non, fit le père en élevant un peu la voix, le médecin l'a bien défendu tout le temps qu'elle aurait la fièvre.

— Mon père, est-ce vous? dit Mathilde d'une voix à peine perceptible.

— Oui, mon enfant, — dit-il en courant au chevet de la malade. — As-tu besoin de quelque chose ?

— J'ai bien soif.

— Vous le voyez, monsieur, il lui faut une

boisson, une tisane, que sais-je ! Comment vous n'avez pas fait faire de la tisane ?

A ce reproche de madame de Sirey le pauvre vieillard surpris en faute de négligence paternelle, fut comme abasourdi.

— C'est vrai, c'est vrai ! s'écria-t-il en courant au hasard dans la chambre, j'aurais dû penser à cela,de la tisane,c'est si simple !Mon Dieu ! mon Dieu ! que les hommes sont bêtes pour garder des malades ! Mais en attendant, ne pourrait-elle pas prendre une seconde cuillerée de cette drogue ?

— Sans doute, mais commandez de la tisane de suite.

— J'y vais, j'y vais. – Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt !

Et le vieux gentilhomme courut aussitôt de

toute la vitesse de ses vieilles jambes commander de la tisane.

— A nous deux, se dit madame de Sirey quand elle se vit seule avec la malade.

Et se penchant au chevet de Mathilde :

— Mon amie, dit-elle, voulez-vous une seconde cuillerée de votre potion? cela vous fera du bien, j'en suis sûre.

Mathilde incapable de prononcer un seul mot fit un léger signe de tête affirmatif.

Madame de Sirey s'élança aussitôt vers la table et saisissant la cuillère, elle y versa subtilement le contenu d'un petit flacon de cristal qu'elle jeta ensuite sous le lit.

M. du Rouvray rentrait à l'instant même.

— J'ai commandé de la tisane, dit-il d'un

air satisfait, mais, comme je le disais, en attendant...

— Mathilde consent à prendre une cuillerée ou deux de sa drogue, interrompit madame de Sirey.

Elle versa les premières gouttes dans la cuillère en s'approchant de la malade. Elle était pâle, mais sa main ne tremblait pas.

— Tenez, monsieur, ajouta-t-elle avec un sourire satanique, remplissez vos précieuses fonctions de garde-malade. Prenez garde de répandre !

Le malheureux père prit la cuillère des mains de cette femme en l'approchant des lèvres de la malade :

— Il faut boire d'un trait, mon enfant, dit-il, car cela n'a pas l'air très bon.

Madame de Sirey souleva doucement la tête de Mathilde et celle-ci avala d'un seul coup la liqueur.

Les traits de la malade se contractèrent aussitôt, ses yeux demi-clos s'ouvrirent et devinrent fixes, ses lèvres remuèrent mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Mon Dieu ! s'écria le vieillard, qu'as-tu donc ?

Mathilde au lieu de répondre ferma de nouveau les yeux, et sa tête qui n'était plus soutenue retomba lourdement sur l'oreiller.

— C'est le sommeil qui l'accable, dit froidement madame de Sirey en s'éloignant du lit. — Je vous conseille de faire comme moi, de la laisser dormir.

En parlant ainsi, madame de Sirey se hâta

de jeter son châle sur ses épaules et de saluer M. du Rouvray qui alla sur la pointe des pieds la reconduire jusqu'à la porte.

Le vieillard revint aussitôt auprès de sa fille qui semblait en effet sommeiller. Il se penchait pour la baiser au front lorsqu'un grand fracas retentit dans la maison, et une jeune fille échevelée, en désordre, se précipita dans la chambre.

Cette jeune fille, c'était Nanette.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle avec un accent d'angoisse, cette femme, elle sort d'ici ?

— Quelle femme ?

— Cette femme, vous dis-je... Et ma maîtresse ?

D'une main M. du Rouvray lui couvrit la

bouche et de l'autre il lui montra le lit où sa fille reposait.

Nanette écarta la main et se précipita vers le lit en poussant un cri perçant.

— Mais tu es folle, Nanette, dit le vieillard, tu vas réveiller ma fille.

— La réveiller ! monsieur, ah ! puissiez-vous dire vrai !

Et s'inclinant sur la couche :

— Madame, cria-t-elle, madame, je vous en prie, madame, répondez-moi...

La pauvre fille cherchait à faire sortir Mathilde de sa léthargie en lui ramenant la tête de son côté. M. du Rouvray s'efforçait en vain d'arracher Nanette du lit; la jeune fille s'y cramponnait en criant toujours :

— Madame, madame, réveillez-vous !

A la fin, les lèvres de la malade remuèrent et une faible voix répondit :

— Que veux-tu, Nanette ?

— Ah ! s'écria celle-ci, elle vit encore ! merci mon Dieu !

A ces mots elle tomba évanouie.

M. du Rouvray n'avait point le secret de l'exclamation qu'il venait d'entendre mais elle l'avait frappé. Au lieu de penser à la jeune fille il courut inquiet vers Mathilde.

Il recula effrayé à l'aspect du changement qui depuis cinq minutes venait de s'opérer dans ses traits. La bouche était contractée, les yeux tout grands ouverts étaient fixes et vi-

treux. Les joues n'étaient plus pâles, elles étaient violacées.

Il demeura muet un instant. Enfin :

— Mon Dieu! s'écria-t-il épouvanté, que veux dire ceci ?

— Ceci veut dire, monsieur, répondit une voix derrière lui, ceci veut dire que madame est empoisonnée.

Cette voix était celle de Nanette qui venait de reprendre ses sens et qui se traînait sur ses genoux jusqu'au lit de sa maîtresse.

— Empoisonnée ! s'écria le vieillard avec un accent déchirant ; quand, comment, par qui ?

— Cette femme qui sort d'ici, cette madame de Sirey, vous l'avez laissée seule avec elle ?

— Oui.

— Elle a donné à boire à madame.

— Non, c'est moi-même, avec cette cuillère.

Nanette s'élança vivement sur la cuillère et la porta à ses lèvres.

— Ah! sentez, voila l'instrument du crime!

— Impossible! c'est de ma main que Mathilde a pris...

— Oui, mais qu'est-ce qui a versé?

— Horreur! s'écria le vieillard en se voilant la face de ses deux mains.

Et il alla tomber dans un fauteuil à quelques pas du lit, comme frappé de vertige.

Nanette était revenue tout-à-fait à elle. Son premier soin avait été d'envoyer le valet de chambre du chevalier chercher en toute hâte le médecin.

— S'il tarde à venir, lui dit Nanette, vous ajouterez qu'il s'agit d'un empoisonnement.

Il n'y avait plus à ses yeux nécessité de rien cacher. Il fallait tout faire au contraire pour précipiter les événements.

Après avoir donné ses instructions au valet de chambre , Nanette s'était raprochée du lit de sa maîtresse. Elle s'efforçait de cacher ses larmes pour ne pas l'effrayer.

Mathilde demanda à boire. C'était de bon augure; Nanette s'empressa de lui faire boire la tisane que l'on venait d'apporter, mais en prenant la précaution de la goûter auparavant.

Quand elle eut bu quelques gorgées l'état de la malade parut un moment s'améliorer et ses lèvres commencèrent à remuer. La voix était si faible que Nanette avait peine à l'entendre.

— Nanette, dit-elle, mon père est-il là ?

— Oui, madame.

— Et mon mari ?

— Votre mari n'y est pas.

— Nanette, il faut le faire venir... bien vite, bien vite... car je sens que je vais mourir, et je ne veux pas mourir sans l'avoir revu, sans qu'il m'ait pardonné.

On comprend maintenant pourquoi M. le baron de Caussade avait reçu de son beau-père le billet pressant qui l'invitait à venir

recueillir les dernières paroles de sa femme. Nanette elle-même l'avait dicté au chevalier dont les forces et l'esprit épuisés avaient peine à suivre les péripéties du drame horrible qui s'accomplissait devant lui.

Chapitre trente-deuxième.

XXXII.

M. de Caussade, accompagné des deux jeunes gens, entrait chez M. du Rouvray au moment où le médecin venait lui-même d'arriver.

Celui-ci examina d'abord l'état de la malade, fit ensuite quelques essais avec des acides qu'il portait dans sa trousse sur les restes de la liqueur attachée à la cuillère et sur celle du petit flacon de cristal que l'on avait trouvé au pied du lit; il recueillit attentivement les renseignements que purent lui donner M. du Rouvray et Nanette, et envoya sur-le-champ chercher quelques réactifs puissants.

Il réunit ensuite tous les hommes présents dans l'angle de l'appartement le plus éloigné du lit, et prenant le ton le plus grave et le plus sinistre :

— Il n'en faut pas douter, messieurs, il y a ici empoisonnement.

— Oh! mon Dieu, s'écria M. du Rouvray, c'était donc vrai!

— Le danger est-il sérieux, demanda M. de Caussade avec anxiété ?

— Très-sérieux, monsieur, je vous avouerai même que je conserve peu d'espoir.

— C'est un crime, monsieur, c'est un crime infâme, dit M. de Solanges avec une expression de rage à peine contenue; il faut prévenir la justice.

— Un instant, jeune homme, reprit le docteur, il est probable qu'il y a crime, mais il est possible aussi qu'il y ait suicide.

— Suicide, elle, Mathilde, ah! vous ne la connaissez pas, monsieur s'écria Ernest en proie à une douloureuse indignation.

MM. du Rouvray et de Caussade repoussèrent également ce soupçon du médecin.

— Écoutez donc, reprit le docteur, toutes les circonstances concourent à l'indiquer. Au reste, nous allons être éclaircis sur ce point. Les réactifs vont, momentanément du moins, exercer sur la malade une salutaire influence. L'usage de la parole, je l'espère, lui sera rendu et il sera possible de pénétrer cet horrible mystère.

Le pharmacien était venu lui-même armé de tous les agents chimiques propres à combattre ou atténuer les effets du poison.

Leur effet fut presque immédiat ; les paupières de la victime se rouvrirent, ses lèvres balbutièrent quelques mots, mais ses yeux étaient sans regards et sa voix si faible qu'on l'entendait à peine.

La douleur par moment lui arrachait des cris plaintifs auxquels des sanglots étouffés

faisaient un triste écho dans tous les coins de la chambre.

— Charles est-il venu, demanda-t-elle?

— Mathilde, me voici, dit le baron en essayant en vain de prêter un peu de fermeté à sa voix.

— Ah! c'est vous, donnez-moi votre main et pardonnez-moi; je sens bien que je vais mourir... il faut oublier mes torts, Charles; au fond je suis innocente, je vous le jure... on ne ment pas lorsque l'on a le pied dans la tombe. Et puis je souffre tant!...

— Où souffrez-vous? demanda le docteur profitant de la douleur muette et des sanglots de l'auditoire pour poser une question.

Mathilde indiqua les entrailles.

— Et savez-vous qui vous a fait ce mal?

La victime regarda le médecin de ses yeux vitreux sans le voir et sans lui répondre. Il renouvela deux fois sa question et n'obtint pas un meilleur résultat.

— Êtes-vous encore là, Charles? dit-elle enfin. Oh! dites-moi que vous me pardonnez!

— C'est moi, Mathilde, qu'il faut pardonner. Vous ne pouvez pas savoir combien je suis indigne de votre pardon. M. de Solanges peut vous dire quel a été mon désespoir.

— Ernest est donc là aussi? merci, mon Dieu! — Charles, faites éloigner tout le monde, je veux vous parler.

C'était un spectacle déchirant à voir que tous ces hommes, l'un, vieillard couronné de cheveux blancs, l'autre, militaire aux traits

mâles et énergiques, et ces deux jeunes gens, et cette jeune fille, et le docteur lui-même, tous fondant en larmes ou donnant des marques de la plus cruelle émotion.

M. de Caussade fit signe à tout le monde de se tenir à l'écart, et il se pencha vers la bouche de Mathilde dont la voix devenait de plus en plus sourde et défaillante.

— Charles, lui dit celle-ci, vous aimez madame de Sirey.

Le baron fit un geste de dégoût et d'horreur.

— Vous l'aimez, je le sais bien... Pourquoi vouloir me le cacher?... Ce bonheur que vous méritiez tant et que je n'ai pu vous donner... elle s'en chargera... il faudra l'épouser, Charles, vous me le promettez?...

— Pauvre enfant ! s'écria le baron d'un accent lamentable, mais tu ne sais donc pas que tu es empoisonnée et que c'est elle...

Madame de Caussade, par un effort suprême, se redressa à demi sur son lit et promenant autour d'elle des regards effarés :

— Empoisonnée, dis-tu ? oui, je sens là... un feu qui me dévore... Empoisonnée !... par elle... oh ! non cela n'est pas possible !

Et elle retomba brisée par la douleur, épuisée par la lutte.

Pendant ce temps-là les spectateurs de cette horrible scène s'étaient rapprochés.

— Mathilde, reprit M. de Caussade, parles-nous, je t'en supplie, dis-nous tout ce qui s'est passé.

La victime fit un signe de tête négatif.

— Il ne faut pourtant pas qu'elle meure ainsi, s'écria M. de Solanges, il faut un prêtre, un magistrat.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte s'ouvrit, et un commissaire de police entra. C'était le pharmacien qui, sur l'ordre du médecin, était allé le requérir.

— Voyez, monsieur, dit M. de Caussade en allant au-devant de lui, un crime horrible a été commis, et lorsqu'un mot de cette bouche qui va se clore pour jamais peut seul accuser et confondre la coupable, cette bouche se tait, et peut-être la vengeance nous échappe.

Il y avait dans la voix de M. de Caussade un tel accent de désespoir que le magistrat lui-même en fut touché. Il essaya de faire des

questions à la mourante, mais toutes restèrent sans réponse.

— C'est à vous, dit-il au baron, à vous seul qu'il est encore possible de la faire parler.

— Mathilde, Mathilde, s'écria celui-ci, mais tu ne veux donc pas être vengée?

Les yeux éteints de la malade se ranimèrent un peu, un regard plein d'une ineffable douceur brilla encore sous sa paupière et ses lèvres murmurèrent ces mots touchants :

— Mon ami, au bord de la tombe, ce n'est plus à la vengeance qu'il faut penser, mais au pardon, pour que Dieu puisse me pardonner aussi.

— Mais notre enfant, Mathilde, notre enfant que cette femme a tué, faut-il aussi pardonner pour lui?

— Notre enfant, dis-tu, tu crois que cette femme...

— Vous n'en douterez plus Mathilde, s'écria Ernest, quand vous saurez que cette femme a fait assassiner mon frère.

— Ernest ! vous aussi vous l'accusez.

— Et moi aussi je l'accuse, dit une voix tremblante.

C'était la voix de M. du Rouvray.

— Mon père, mon mari, Ernest... mon enfant !... ah ! mon Dieu, il me semble... que j'entrevois la vérité maintenant... Cette femme est venue, elle m'a fait écrire... presque de force... à vous, Ernest, une lettre... oh ! ne croyez pas... ce serait trop infâme. . Mon Dieu que je souffre !

Comme la première fois, madame de Caussade retomba épuisée sur sa couche.

— Un mot, un mot encore! s'écria son mari avec angoisse.

— Mathilde, achevez de grâce! fit à son tour monsieur de Solanges.

— Mon père!.. murmura la voix mourante de madame de Caussade.

M. du Rouvray prit la main déjà froide de sa fille et l'inondait de ses larmes.

— Mon père... votre fille meurt digne de vous... et de Dieu... ce n'est pas moi...

Ce dernier mot pouvait être à peine entendu. mais il n'avait pas été perdu pour le magistrat.

On savait désormais tout ce qu'il importait de savoir, le docteur fit écarter les spectateurs de ce drame affreux et confia l'agonisante au médecin suprême de l'âme qui venait d'entrer dans la chambre.

Tirons le voile sur cette lente et horrible agonie. Il était neuf heures du soir : c'est à minuit seulement que l'âme de Mathilde remonta vers le ciel, sa patrie.

Chapitre trente-troisième.

XXXIII.

C'est à monsieur Gustave de Sauvigny qu'appartient le principal rôle dans les derniers feuillets de cette histoire.

La meilleure manière de faire connaître le

caractère d'un personnage, c'est de le laisser se peindre lui-même dans ses actions. Pour faire mieux comprendre celui de M. Gustave de Sauvigny, nous allons raconter tout simplement une aventure dont il fut le héros. Elle fera mieux saisir les raisons de sa conduite dans les événements qui vont suivre que ne pourraient le faire cinquante pages de longues et fastidieuses études psychologiques.

C'était au mois d'août 1841. Le soleil s'était levé radieux sur la jolie ville de Boulogne et la mer du détroit brillait comme un beau miroir d'argent. La plage, bien qu'il fût encore matin, était déjà couverte de ces petites baraques bleues et blanches qui mènent sur leurs deux grandes roues les baigneurs au-devant de la vague.

Il y avait d'ailleurs grande fête dans la ville. On allait inaugurer le 15 du mois la fameuse

colonne de la Grande-Armée, et, dès le 8 tous les hôtels étaient pleins, toutes les maisons regorgeaient d'étrangers, de visiteurs,de curieux. Une chambre dans un grenier coûtait dix francs par jour, et les hôteliers avides se croyaient encore volés en les laissant à ce prix.

Les Français de Boulogne se sont si bien trouvés d'écorcher les Anglais qu'ils s'obstinent aujourd'hui à voir des Anglais partout. A Boulogne tout individu étranger à la ville est réputé Anglais et traité comme tel. Pour qui a le gousset bien garni et possède la langue du pays le mal n'est pas bien grand après tout; mais pour Gustave de Sauvigny, qui ne réalisait que la première de ces conditions et qui ne possédait de la langue anglaise que le fond de la langue *yes* et *goddam* et quelques mots retenus par hasard, l'embarras était fort grand. Gustave avait une peine infinie à se faire com-

prendre des naturels de l'endroit, et il en était souvent réduit aux simples ressources de la pantomime pour traduire d'une manière utile les différents besoins de son estomac.

Arrivé la veille à Boulogne, Gustave ce jour-là se leva dès l'aurore et alla se promener sur la jetée.

Déjà l'on voyait au loin sur la plage les baigneuses matinales jouer dans les flots dorés de la Manche. Appuyé sur la balustrade qui couronne l'estacade, Gustave jouissait de ce curieux spectacle en humant la brise du matin, et ses regards semblaient particulièrement attachés sur un groupe de baigneuses, lorsque tout-à-coup une ombre élancée et légère projetée par le soleil sur le sable du rivage lui fit retourner la tête.

Gustave se frotta les yeux comme un homme

frappé d'un coup de soleil. Toutefois après s'être un peu remis de sa surprise, il s'avança d'un air dégagé au-devant de la jeune femme que son ombre avait trahie.

— Vous ici, mademoiselle! s'écria-t-il.

— Comme vous voyez, mon ami, répondit la jeune fille avec un accent anglais des mieux caractérisés et dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

— Mais je vous croyais encore à Londres.

— Ceci prouve que vous n'avez pas reçu ma dernière lettre où je vous annonçais mon départ.

— En effet, j'ai quitté Paris depuis quelques jours déjà. Et comment vous trouvez-vous seule, à cette heure matinale, sur cette jetée déserte?

— Oh ! je ne suis pas seule. Tenez, regardez là-bas, au pied du mât de signal ; quest-ce que vous voyez ?

— Je vois le mât de signal d'abord et puis la ville ensuite.

— Comment vous n'apercevez pas *une* voile ?

— Oui, la voile d'une barque qui appareille au fond du port.

— Non, je veux dire *un* voile.

— Un voile ! oh ! bon, un voile de chapeau. Je vois en effet un long chapeau de paille et un voile qui voltige au gré du vent. Quelle marchandise couvre ce pavillon ?

— Oh ! c'est miss Stoken.

— Miss Stoken ! un joli nom pour une mercière de la Cité.

Stoken en anglais veut dire *bas.* Gustave savait assez d'anglais pour connaître ce mot-là.

— Ne plaisantez pas, monsieur, reprit la jeune insulaire ; miss Stoken est une personne très-respectable et fort distinguée à qui ma mère m'a confiée pour venir vous chercher en France.

— Me chercher ! pourquoi faire ? Je n'éprouve aucun besoin de passer le détroit maintenant que vous êtes sur le continent.

— Ah ! Gustave, que dites-vous là ! oublieriez-vous vos promesses ?

— Plutôt mourir que de les oublier.

— Eh bien, alors il faut avant que vous m'é-

pousiez que je vous présente à ma famille.

— Cela me semble en effet indispensable.

— Vous voyez bien que vous êtes de mon avis. Il ne nous reste plus qu'à fixer le jour de notre départ.

— De notre départ! comme vous y allez, miss Mary. Je vous jure que je ne puis pas partir ainsi subitement sans avoir eu le temps de me reconnaître, de voir mes amis, d'écrire à mes parents... D'ailleurs je suis venu pour assister à la fête, je ne puis pas partir sans avoir vu la fête.

— Qui vous parle de partir sur-le-champ?

— Je croyais... Ah! bien, alors fixez vous-même ce jour fortuné.

— Nous nous concerterons pour cela avec

miss Stoken, puisqu'elle est chargée de remplacer ici ma mère.

— Rien de plus juste. Allons la trouver.

Et déjà Gustave posait, sans plus de façon, le bras de l'Anglaise sur le sien.

— Un moment, Gustave, j'ai encore un mot à vous dire.

Et prenant le jeune homme par les deux mains :

— Gustave, dit-elle, je ne vous trouve pas le même qu'il y a six mois. Vous avez l'air distrait, rêveur, et cela juste au moment où mon retour inattendu aurait dû vous faire oublier les ennuis de l'absence.

—L'absence, en effet, répondit Gustave, c'est l'absence qui m'a changé; six mois sans se

voir, Mary, songez donc, c'est un siècle quand on aime.

— Ainsi vous m'aimez toujours ?

— Pouvez-vous en douter? Plus que jamais, Mary, plus que jamais. — Décidément, ajouta mentalement Gustave, je serai obligé d'épouser cette fille si je veux m'en débarrasser.

Les deux jeunes gens rejoignirent miss Stoken qui les attendait assise sur un banc avec une résignation et un sang-froid tout-à-fait britanniques.

Autant miss Mary était blanche et rose, autant miss Stoken était jaune et bistrée ; et cette couleur n'était pas celle de son teint, mais l'effet d'une multitude de taches de rousseur répandues à profusion sur son visage. Ajoutez à

cela des traits maigres et allongés, des yeux verts et tout petits, une taille comme une planche, des bras comme des manches de martinet, des pieds de cheval normand, des cheveux couleur de vermillon, et vous aurez une idée à peu près exacte du personnage féminin à qui lady Perkim avait confié sa fille.

Miss Mary présenta Gustave à miss Stoken. Celle-ci se crut obligée de baisser les yeux et de faire la révérence. Monsieur de Sauvigny eut quelque peine à retenir un éclat de rire à la vue de cette caricature. Cependant il se contint pour ne point offenser la jolie fille qui s'appuyait sur son bras, et l'on reprit silencieusement le chemin de la ville.

Ces dames étaient descendues à l'hôtel de la Marine, sur le quai. C'est là que Gustave les quitta.

— Venez ce soir, lui dit miss Mary ; je me serai entendue avec miss Stoken sur le jour de notre départ. D'ailleurs il y a concert à l'Établissement ; vous nous y conduirez.

Gustave en fit la promesse et salua les deux dames.

Au lieu de rentrer en ville, il se dirigea vers l'établissement des bains. Il entra dans le salon, se fit servir une tasse de chocolat, dévora d'un air distrait cinq ou six journaux, interrogea au moins quinze fois sa montre, se leva, regarda les tableaux, se rassit, se releva, jeta les yeux du côté de la mer, et,après quelques minutes d'attente, finit par se frotter les mains en souriant.

Ce mouvement de satisfaction avait correspondu exactement avec le départ d'une voiture de bains qui retournait au rivage.

Gustave reprit sa promenade en long et en large du salon désert, puis, tout-à-coup il se précipita vers la porte ouverte sur la mer, et offrit la main à une jeune dame pour l'aider à gravir les marches du perron.

— Ouf! fit la jeune femme en se laissant tomber dans un fauteuil; quel bain! quelle lame! Jamais de toute la saison la mer n'a été aussi bonne que ce matin.

— Ni vous aussi belle, ajouta Gustave.

— Encore des compliments! C'était bon à Paris, mais ici...

— Ici Térésina, vous êtes plus belle, encore qu'à Paris. Au milieu de ces provinciales guindées, de ces Anglaises compassées, votre grâce, votre élégance, votre sourire entraînant res-

sortent comme le diamant de belle eau au milieu de pierres fausses.

— C'est une comparaison de bijoutier que vous faites-là, Gustave. Voyons, quittez la métaphore et appelez les choses par leurs noms. Vous me trouvez belle, vous avez raison, je suis de votre avis. Ensuite ?

— J'avais conçu l'espoir, je ne vous le cache pas, que loin du tourbillon des plaisirs qui vous entraînait dans son cercle fatal, loin de ces fêtes où vous brillez et où chacun à l'envi vous enivre des parfums de la louange, je pourrais me faire jour jusqu'à votre cœur.

— Mon cœur, Gustave, vous parlez de mon cœur ! Avez-vous donc sitôt oublié ce que je vous disais encore hier soir ? Je me suis défaite de cet hôte incommode et je me trouve bien de son absence.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Térésina ; il est impossible qu'à votre âge vous ayez renoncé au bonheur d'aimer et d'être aimée.

— Au bonheur d'aimer! Voilà comme ils sont tous! vous appelez cela un bonheur. Mais vous ne savez donc pas tout ce que ce mot cache d'amertume et de désappointements? Vous ignorez tout ce qu'il renferme d'insomnies et de veilles, d'aspirations incomprises et d'ardeurs jalouses.

Les yeux de la jeune femme lançaient des éclairs, sa lèvre tremblait sur ses dents d'ivoire, sa narine épanouie frémissait, et sa main crispée avait saisi la main de monsieur de Sauvigny.

Gustave la regardait avec étonnement,

jamais il ne l'avait vue dans un pareil état de fièvre.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, vous parlez d'amour comme si vous l'aviez jamais éprouvé ! Vous parlez de déceptions comme si vous pouviez les connaître ! Vous que l'on accuse d'être la plus insensible et la plus insouciante des femmes.

— On se trompe, Gustave.

— Dites-vous la vérité, Térésina ? mais alors vous pourriez donc m'aimer ?

— Je... je ne le dois pas.

— Vous êtes libre pourtant, et si vous le vouliez !...

— Gustave, je ne le dois et je ne le veux

pas. C'est pour vous même et peut-être aussi pour moi ce que je vous dis là.

— Pour vous ! pour moi !

— Tenez, Gustave, je vais vous parler avec franchise, et si vous m'aimez... un peu, vous m'estimerez peut-être davantage quand vous connaîtrez toute ma pensée. Asseyons-nous.

Gustave et Térésina s'assirent dans l'embrasure d'une croisée du côté de la mer. La jeune femme jeta un regard sur l'horizon comme pour y chercher un peu de courage ; puis, tenant dans ses mains brûlantes la main du jeune homme :

— Gustave, dit-elle, parmi tous les hommes que j'ai rencontrés sur mon chemin, les uns m'ont aimée par vanité, parce que la gloire de la cantatrice rejaillissait sur eux ; les autres m'ont aimée par égoïsme, parcequ'ils

n'entrevoyaient dans une liaison avec moi que des joies sans ennui, que des plaisirs faciles sans lendemain sérieux. Vous seul m'avez paru détaché de ces sentiments égoïstes, vous seul m'avez semblé rempli des qualités qu'une femme doit s'estimer heureuse de rencontrer chez l'homme qu'elle aime. Mais, vous le dirai-je, Gustave? vous avez pour moi le plus grand de tous les défauts, vous n'êtes pas né pour moi, vous appartenez à une sphère qui n'est pas la mienne, vous êtes l'homme d'un monde qui n'est pas le mien. Vous portez un beau nom, vous avez une belle fortune; des liens étroits vous enchaînent à l'aristocratie de votre pays; vous ne pouvez briser ces liens sans vous exposer aux reproches mérités, aux malédictions de votre famille, aux dédains de la société; vous ne pouvez m'aimer sans trahir vos devoirs, sans compromettre ceux à qui vous appartenez.

— Vous vous exagérez...

— Non, Gustave, je n'exagère pas. Que suis-je, moi? je ne suis rien; je suis sortie de ce monde, qui est le vôtre, le jour où, pour la première foi, j'ai posé le pied sur un théâtre. Je comprenais bien ce que je faisais, et, si je gémis sur mon sort, je sais au moins me taire et souffrir les humiliations en silence. L'abîme qui nous sépare, vous voudriez le combler. Vous ne suffirez pas à cette tâche, et lorsque vous croiriez l'avoir accomplie, vous verriez bientôt se dresser devant vous le spectre du regret; alors il serait trop tard pour le conjurer. Un mariage est donc impossible entre nous; toute autre liaison ne l'est pas moins. Ce que je veux épargner de regrets el d'amertume à votre avenir, je veux me l'épargner aussi. Je puis paraître à certains esprits, plus gourmés que sérieux, une folle fille d'Italie,

semant sa jeunesse et ses amours sur le chemin de la vie ; cependant, Gustave, écoutez bien ceci et retenez-le, il n'est pas un homme au monde qui puisse se vanter de m'avoir seulement touché le bout du doigt sans témoin.

Gustave avait interrompu souvent par ses exclamations les paroles de la cantatrice, mais il ne put trouver d'autre réponse, quand elle eut fini, que des protestations du plus ardent amour. Il répéta ce que l'on dit toujours en pareille occasion sur la tyrannie et les préjugés de la société, sur le bonheur d'une union contractée en dépit de ses convenances ; mais tous ces sophismes inspirés sans doute par un cœur bien épris ne purent en rien ébranler la détermination de Térésina. Tout ce que Gustave put gagner à cette lutte, ce fut de comprendre qu'elle lui deviendrait funeste s'il la continuait.

La foule, d'ailleurs, commençait à envahir le salon, et une conversation aussi intime que celle-ci ne pouvait se prolonger davantage sans être remarquée.

Térésina la première le comprit. Elle se leva et accepta le bras que M. de Sauvigny lui offrit pour la conduire à sa voiture.

Quand Gustave fut seul, il commença, comme tous les amoureux, à pousser un profond soupir ; puis il rentra dans l'établissement des bains, alluma un cigare et s'en alla se promener sur la grève.

La promenade fut longue à ce qu'il paraît, car lorsque M. de Sauvigny rentra dans la ville, l'heure du dîner était passée ; et comme en revenant le long du quai il rencontra une file de voitures, il se ressouvint qu'il avait promis à miss Mary de la conduire le soir au

salon de conversation. Gustave s'empressa de réparer ses forces épuisées par les émotions et surtout par les exercices de la journée, — ce qui fut un laborieux travail, — puis il demanda son coupé et partit.

— Comme vous vous êtes fait attendre ! dit miss Anna à l'arrivée de M. de Sauvigny.

— En effet, mademoiselle, répondit Gustave ; je vous prie d'agréer mes excuses. Je m'étais égaré dans les grèves, et je ne suis rentré à Boulogne qu'après avoir fait d'immenses détours.

— C'est bien. Mais maintenant ne perdons pas un instant. Il est dix heures et miss Stoken veut se coucher de bonne heure.

Quelques minutes après, Gustave faisait son entrée avec les deux dames anglaises dans le

bal de l'établissement. Dès son premier pas dans le salon, il se troubla et pâlit.

Il venait d'apercevoir Térésina.

M. de Sauvigny s'empressa de placer les deux dames et se dirigea vers le fond de la salle.

— Vous ici? dit-il à Térésina.

— Pourquoi pas? répondit la cantatrice en souriant; vous y êtes bien, et en belle compagnie encore. Permettez-moi, monsieur, de vous féliciter sur vos nouvelles amours : la jeune fille est charmante, mais que faites-vous de la vieille?

— Térésina, vos reproches sont injustes. Vous savez les mœurs de l'Angleterre. Cette jeune fille, je la connais; je l'ai rencontrée ce matin et je n'ai pu me dispenser de lui offrir

mon bras pour ce soir. Vous n'ignorez pas que cela se fait en Angleterre.

— Oui, lorsque l'on doit épouser ; et sans doute...

La voix de Térésina mourut dans un rire bruyant et saccadé.

— Eh bien ! dit Gustave, qu'y aurait-il d'étonnant ? Depuis un an que je vous suis pas à pas, je n'ai pu obtenir de vous ni un regard plus doux que le premier jour, ni une parole plus consolante. Vous avez vu avec quelle constance, avec quel dévouement, avec quelle abnégation je vous ai aimée, et pas un mot de tendresse, pas un mot qui pût donner l'espérance n'est soti de votre bouche. A la fin j'ai résolu d'étouffer dans mon cœur cet amour qui me poursuit et me consume, j'ai résolu

d'en finir avec une existence qui m'est à charge... Je vais me marier.

— Vous marier, Gustave; c'est bien. Je vois avec plaisir que vous vous êtes facilement résigné à suivre les conseils que je vous donnais ce matin. Et c'est cette jeune fille que vous allez épouser?

— Oui, madame.

— Elle est jolie. Tenez, la voici qui s'avance vers nous...; elle vous cherche sans doute. Allez, offrez-lui votre bras, je ne dois pas vous retenir... Elle a sur vous des droits que je n'ai pas, que je n'ai jamais eus.

En parlant ainsi, Térésina déchirait de ses dents d'ivoire un admirable mouchoir avec lequel elle essayait d'étouffer ses sanglots.

— Ah! s'écria Gustave, vous m'aimez!

— Eh bien ! oui, je vous aime ! Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas donné la force de le lui cacher?

Cependant miss Mary s'était approchée et, arrêtée devant Térésina, elle la contemplait d'un air effaré.

Celle-ci releva fièrement la tête, et, passant rapidement la main sur ses yeux, elle regarda sa rivale en face comme l'aigle regarde sa proie.

Mais tout-à-coup ses yeux ardents comme le soleil s'adoucirent, cette bouche courroucée s'ouvrit et laissa échapper un immense éclat de rire qui retentit dans tout le salon.

— Gustave, dit-elle, regardez.

Et sa main dirigeait les yeux de Gustave vers les mains de la jeune fille.

— Vois... elle a des gants... bleu de ciel!

Et le rire de recommencer. Cette fois Gustave se mit de la partie; la foule s'arrêta et subit elle-même l'influence communicative de ce fou rire. Enfin la contagion passa bientôt à tout le salon; on se tordait dans les fauteuils et sur les banquettes.

Lorsque Gustave et Térésina eurent à peu près repris leur sang-froid, miss Mary avait disparu.

— Qu'avons-nous fait, dit l'artiste à Gustave! quelle inconvenante folie! J'ēn éprouve le plus vif regret; mais c'était plus fort que moi; l'aspect de ces gants bleu de ciel... ah! ah! ah!

Et les rires recommencèrent.

— Sérieusement, Gustave, je veux lui faire

mes excuses, et je ne suis pas encore assez jalouse pour vous interdire le droit de lui présenter les vôtres.

— Il est donc vrai que vous m'aimiez? demanda Sauvigny.

— Faut-il donc vous le redire?

— Et quand partez-vous pour Londres?

— Demain.

— Seule?

— Je n'ai pas dit cela. Nous verrons.

Gustave avait entraîné Térésina sur la terrasse déserte. Il prit la main de la jeune femme et la serra contre ses lèvres.

Le lendemain, M. de Sauvigny porta à miss Mary une lettre d'excuses de Térésina. Il ne

fut pas reçu. C'est ainsi qu'une paire de gants bleus suffirent à rompre le mariage que Gustave allait contracter, et à serrer d'autres liens qui durèrent un siècle pour lui, c'est-à-dire trois mois.

La cantatrice que nous avons désignée sous le nom de Térésina, brille encore sur l'un des premiers théâtres italiens du globe.

Cette anecdote nous a montré le caractère de M. Gustave de Sauvigny sous son aspect léger. Les événements qui vont s'accomplir nous le feront voir par le côté sérieux.

Chapitre trente-quatrième.

XXXIV.

Notre récit serait incomplet, il ne porterait plus avec lui cette leçon morale qui doit toujours accompagner toute œuvre d'histoire ou d'imagination, si nous omettions les dernières circonstances de ce drame et si nous

ne suivions jusqu'au bout dans le sentier du crime les pas de ce monstre au visage d'ange que l'on appelle Hélène Furet.

D'ailleurs, c'est de l'histoire que nous écrivons ici, les faits que nous mettons en scène sont vrais, les témoins qui les ont vus existent encore, les journaux eux-mêmes dans le temps en ont retenti, et si à cette époque ils n'ont pas tout dit, nous n'avons pas les mêmes raisons qu'eux pour nous taire : le temps de la réserve et du silence est passé. Ce n'est qu'à ce prix que la leçon sera complète.

Au milieu de la scène déchirante dont nous avons raconté plus haut les détails saillants, un des spectateurs avait tout-à-coup disparu sans que personne y prît garde. M. Gustave de Sauvigny s'était arraché à cette douleur de famille pour aller remplir ailleurs ce qu'il croyait un devoir, presqu'une mission.

Neuf heures et demie venaient de sonner au petit beffroy de l'église Saint-Louis d'Antin lorsqu'il se fit annoncer chez madame de Sirey.

Cette femme était à table, elle venait de rentrer et elle dînait... Dans une autre circonstance madame de Sirey eût renvoyé M. de Sauvigny sans le recevoir, mais après ce qui s'était passé, l'ami de M. de Solanges pouvait avoir des nouvelles, apporter des renseignements, il était prudent de savoir ce qui l'amenait.

On fit donc entrer Gustave dans le boudoir que nous connaissons et peu d'instants après la déesse du temple parut. M. de Sauvigny avait fait dire qu'il était pressé.

— Quel miracle, Gustave, de vous voir à cette heure! — dit-elle avec son aimable sou-

rire, — et quel bon vent vous amène? Je n'ai eu aujourd'hui que des sujets de tristesse et d'ennui, mais je vous vois et voilà la joie qui m'arrive.

— Oui, ma belle enfant, la joie, comme vous dites, et une joie terrible, je vous jure; nous allons rire comme des fous. Mais avant de passer aux plaisanteries, occupons-nous donc des choses sérieuses. Vous avez une lettre pour moi?

— Pour vous! non.

— Nous nous comprenons bien, pas pour moi, mais pour M. de Solanges. Eh bien, remettez-la-moi tout de suite, afin de ne pas l'oublier.

— Mais je n'ai pas de lettre, je vous assure.

— Bah! bah! Vous vous trompez, votre mé-

moire est infidèle, cherchez bien dans vos souvenirs et dans vos papiers.

— Vous êtes un étrange plaisant ce soir. Je vous dis encore une fois que je n'ai pas de lettre.

— Soit, mais un billet... Peu importe le mot, je n'y tiens pas. Vous avez un billet de madame de Caussade à M. de Solanges.

L'inquiétude commençait à saisir madame de Sirey. Elle paya d'audace.

— Vous m'impatientez à la fin, je n'ai ni lettre ni billet.

— Alors, mon enfant, j'en suis fâché pour toi.

— Pour toi! quel est ce ton?

— Mauvais ton, j'en conviens, ma chère, mais que veux-tu, entre amis intimes...

— Vous oubliez, monsieur à qui vous parlez.

— Je n'ai garde de l'oublier, il y a trop peu de temps que je le sais.

Hélène Furet tressaillit, mais son imperturbable sang-froid ne l'abandonna pas une minute.

Sa voix prit une inflexion tendre et calme.

— Je crois, mon ami, que vous auriez aussi bien fait de gagner votre lit que de venir ici. Vous avez bien dîné, n'est-ce pas ?

— Voilà ce qui vous trompe, je n'ai pas encore dîné et j'ai juré de ne pas dîner que vous ne m'ayez remis la lettre de madame de Caussade.

— Encore !

— Toujours, jusqu'à ce que vous m'ayez satisfait.

— Ma foi, si c'est pour cela que vous me dérangez, vous pouviez bien rester où vous étiez.

— Non, ma belle enfant, non, je ne pouvais pas y rester car où j'étais le spectacle n'était pas agréable à voir : il y avait sur un lit de douleur une jeune et belle femme — comme toi, — qui se mourait, il y avait un jeune homme qui poussait des cris de vengeance, un mari qui hurlait de désespoir, et un vieux père qui pleurait à chaudes larmes. Tu comprends que tout cela n'était pas gai et qu'un pareil spectacle on le quitte aussitôt qu'on le peut.

— Quelle ténébreuse histoire me contez-vous là, mon ami ? — dit madame de Sirey d'une voix qui s'efforçait de gagner en inten-

sité ce qu'elle commençait à perdre en fermeté.

— Ténébreuse, en effet, ma belle Hélène, car cette femme à l'agonie, cet ange de beauté, d'innocence, de vertus, râlait depuis une heure, et les trois hommes qui étaient là disaient...

— Que disaient-ils? s'écria l'aventurière d'une voix stridente...

— Ils disaient,... continua M. de Sauvigny en appuyant sont regard sur le front de madame de Sirey.

Puis se levant tout-à-coup :

— Hélène Furet, tu pâlis!

— Vous mentez, monsieur de Sauvigny, celle que vous appelez Hélène Furet ne pâlit pas, regardez-moi bien.

Et tirant par le bras M. de Sauvigny du côté de la lampe, elle montra en pleine lumière un visage calme et légèrement teinté de rose.

— Serpent, reprit le jeune homme, je sais bien que tu es belle, et je n'avais pas besoin de cette lampe pour connaître ton audace.

— Monsieur de Sauvigny, vous insultez lâchement une femme, vous êtes un lâche.

— Ceci est matière à discussion, fit négligemment Gustave en se rassayant sans façon; d'abord je n'insulte pas, l'audace est une qualité, quelquefois même une vertu; un poète a dit que la fortune souriait aux audacieux; il est vrai que les poètes ne sont pas infaillibles; mais passons. En second lieu, je n'insulte pas une femme, car pour cela il faudrait qu'il y ait une femme ici, et mes yeux ne l'ont pas aperçue.

— Et que suis-je donc, moi ?

— Toi ! je te le dirai tout-à-l'heure. — Quant à lâchement, cela veut dire pour le moins « sans danger » et, — tu l'avoueras, — il n'y a rien de plus dangereux au monde que de te connaître.

— Où voulez-vous en venir ?

— A te donner un conseil.

— Je n'en ai que faire,

— Tu as trop d'intérêt à l'entendre pour ne pas l'écouter, et trop d'intelligence pour ne pas le suivre.

— A la fin, monsieur, laissez-moi ; quelle peut être votre intention en me mettant ainsi à la torture ?

— On n'y met que les criminels.

— Mais je suis donc criminelle, moi ?

— Ils le disaient tous, tout-à-l'heure, devant ce lit de douleur et de mort.

— Ils mentaient comme toi.

— La preuve?

— La voici.

— Enfin ! je la tiens cette lettre que vous refusiez à mes instances.

Nous n'avons pas besoin de ralentir notre récit pour expliquer à nos lecteurs que madame de Sirey, poussée dans ses derniers retranchements par le calme ironique de M. de Sauvigny, avait fini par se dessaisir du papier précieux auquel elle croyait encore son existence attachée.

Sa confiance était si grande qu'elle osa s'écrier :

— Lisez-la cette lettre, et quand vous l'aurez lue, vous tomberez à mes pieds pour implorer mon pardon.

— Vous croyez! dit froidement Gustave avec un sourire amer sur les lèvres.

Il déploya le papier et le lut en semant sa lecture de réflexions :

— Oui, dit-il, je comprends bien : « La vie m'est devenue un supplice; eh! qu'ai-je besoin de vivre? » C'est adroitement combiné, cette lettre, il n'y manque rien, pas même l'espérance d'un monde meilleur. Oh! c'est d'une rédaction éloquente et surtout très-habile, Mais je ne tomberai pas cette fois à vos pieds, si vous voulez bien me le permettre.

— Quoi! monsieur, vous n'êtes pas convaincu?

— De quoi donc ? de votre innocence ? Oh ! complétement.

— Alors rendez-moi cette lettre.

— Non, cette lettre appartient à Solanges, vous pouvez être certaine que je la lui remettrai.

— Rendez-moi cette lettre, vous dis-je, elle est à moi.

— A vous ! il y a « Ernest » dedans, vous ne vous appelez pas Ernest.

— Peu m'importe, je vous dis que c'est mon bien, c'est mon honneur, c'est ma vie.

— Votre honneur, votre vie dépendent de ce morceau de papier, dites-vous ? Vous perdez la raison, ma belle enfant. Allons, c'est entendu, je cours remettre ce billet à son destinataire.

M. de Sauvigny fit mine de se retirer.

— Gustave, Gustave, je t'en prie, s'écria madame de Sirey en se jetant à ses pieds, rends-moi ce papier, je t'en conjure, par ta mère, par celle que tu aimes, par moi-même que tu as aimée, demande-moi tout, tout plutôt que cette lettre; j'irai où tu voudras, je ferai tout ce que tu me commanderas, je serai ton esclave; mais, pour Dieu, rends-moi cette lettre; sans elle, te dis-je, je suis perdue, on dira que je l'ai empoisonnée... Ma lettre, ma lettre!...

Hélène se traînait aux pieds de Gustave et lui embrassait les genoux.

Celui-ci la prit par les deux poignets, et la regardant dans les yeux, le front penché vers elle :

— Hélène Furet, dit-il, tu t'es trahie. Qui

t'a parlé de poison, et qui t'a dit que madame de Caussade mourût empoisonnée, si ce n'est pas toi qui as fait le crime?

— Ah!... traître, lâche et infâme! s'écria madame de Sirey en se relevant brusquement comme un serpent sur lequel on a marché. — J'aurai ta vie ou tu auras la mienne.

Elle saisit dans sa corbeille de travail un petit poignard, et d'un geste rapide comme la foudre, elle frappa le jeune homme à l'endroit du cœur. La lame, fine comme une aiguille, solide comme une épée, rencontra la main gauche venue à la parade, la perça d'outre en outre et la cloua sur la cinquième côte

De la main droite Sauvigny saisit celle d'Hélène, et la broyant sur la garde du poignard il la contraignit à lâcher prise.

Il retira ensuite froidement la lame fixée à

la double blessure et la jeta dans la fenêtre du milieu; l'arme brisa la glace de la croisée et tomba sur le balcon.

Madame de Sirey était devant lui frémissante de rage et prête à bondir comme une tigresse. Ses dents serrées grinçaient entre ses lèvres blanches, ses narines dilatées respiraient la fureur, ses yeux bleus brillaient comme deux lames d'acier et les anneaux de ses cheveux, flottant en désordre sur sa tête, semblaient la couronne de serpents qui ceint le front de la Furie.

Elle était belle ainsi, mais de cette beauté maudite que prête le poète aux filles de l'enfer, — sublime, mais horrible.

M. de Sauvigny en demeura un instant frappé, mais rappelé bientôt à lui par la sensation de la douleur, il enveloppa sa main

blessée dans son mouchoir et jetant sur l'aventurière un regard plein d'ironie et de dédain :

— Malheureuse ! — dit-il en levant les épaules, — voilà donc où tu en es arrivée ; voilà donc où la sécheresse du cœur et la soif des richesses t'ont conduite ! Dépravée avant l'âge, tu entres dans un complot infâme pour te faire épouser par un homme honorable ; tu l'épouses, tu le ruines, tu le trompes, tu le fais mourir. Un autre se prend alors à t'aimer d'une passion folle ; un jour tu t'imagines que sa mort te rendra riche, tu le fais assassiner. Enfin tu tends des piéges à un troisième, tu rêves mariage avec lui, bien qu'il soit père et marié ; mais qu'importe tout cela ! on tue l'enfant par accident, on empoisonne la femme par suicide, que dis-je ? on fait verser le poison par la main d'un père dans la bouche de

sa fille, et puis — comme on ne croit pas en Dieu, — on se met à table en attendant que le mari veuf arrive et vous prenne par la main pour vous conduire à l'autel..... N'est-ce pas, Hélène Furet, que je sais bien ce que tu es et que je puis maintenant dire ton nom ?

Hélène poussait des hurlements de rage et se meurtrissait les chairs, impuissante à déchirer de ses ongles et de ses dents le visage de Sauvigny.

— Attends, reprit celui-ci, je n'ai pas fini, je veux te montrer qu'il n'est plus pour toi d'espoir. Ton poison était moins implacable que toi-même, il n'a pas tué sur le coup, comme tu y comptais, il a permis à madame de Caussade de parler, elle a pu dire que cette lettre n'était qu'un mensonge arraché par toi à sa faiblesse..... Tiens, je te la rends ; cette

lettre ; elle ne peut plus te sauver, et si je feignais de la prendre, c'était pour t'amener à déceler ton crime de ta propre bouche.

Gustave, en parlant ainsi, jeta la lettre sur la table ; puis, reprenant d'un ton plus grave et presque attendri :

— Tiens, tu me fais pitié, ajouta-t-il, je ne puis te voir tombée si bas sans être ému de compassion et sans être pris du désir de t'arracher au sort qui t'attend.

— Oh ! oui, Gustave, sauve-moi ! s'écria Hélène en saisissant avec transport cette lueur de salut.

— Te sauver ! non, tu ne m'as pas compris : je voudrais te sauver que je ne le pourrais pas, je pourrais te sauver que je ne le voudrais pas. Le sort qui t'attend, c'est une mort igno-

minieuse après toutes les tortures d'un abominable procès..... Crois-moi, n'attends pas qu'il commence... c'est le conseil que j'étais venu te donner et que tout-à-l'heure tu ne voulais pas entendre. — Adieu!

M. de Sauvigny resserra son mouchoir autour de sa main blessée et se retira d'un pas grave et lent.

Muette, immobile et comme frappée de la foudre, Hélène était restée appuyée contre la causeuse. La tête penchée sur la poitrine, le regard fixé à terre, les bras pendants, pensait-elle à l'expiation de ses crimes, une semence de repentir germait-elle derrière ce front de marbre, une lueur de vérité avait-elle pénétré dans cette âme ténébreuse? — Non, madame de Sirey en ce moment combinait un plan, et, sortant tout-à-coup de sa torpeur, elle sonna sa caméristе :

— Mon châle, mon chapeau! dit-elle de cette voix brève qui n'admettait pas de retard.

Puis, saisissant dans un coffret des bijoux, quelques objets précieux, des valeurs et de l'or, elle glissa le tout pêle-mêle dans un petit sac et s'apprêta à fuir. Mais au moment où elle faisait ses derniers préparatifs, un léger bruit se fit entendre dans la rue et en même temps la sonnette de l'appartement retentit.

— Trop tard! s'écria-t-elle.

Il était trop tard, en effet, car déjà les gens de police pénétraient dans l'antichambre.

Prendre dans son coffret un petit flacon, en vider le contenu dans un verre d'eau et l'avaler d'un trait avait été pour Hélène Furet l'affaire d'un instant. Puis elle s'étendit sur sa causeuse.

Elle paraissait dormir quand le magistrat mit le pied dans le salon. Il alla droit à elle et, la prenant par le bras :

— Hélène Furet, dit-il, au nom de la loi, je vous arrête!

Mais aussitôt il laissa retomber avec un cri d'horreur le bras qu'il avait soulevé.

Hélène Furet n'était plus qu'un cadavre.

Chapitre trente-cinquième.

XXXV.

Pendant que ces faits s'accomplissaient dans la rue Neuve-des-Mathurins, une autre scène moins triste et moins lugubre se passait chez M. Raymond de Longpré.

Nous avons vu quelle subite frayeur s'était

emparée du jeune avocat après les révélations de Nanette et avec quelle précipitation il avait envoyé son domestique chercher une chaise de poste afin de se soustraire aux premières investigations de la justice et de lui laisser le temps de reconnaître son innocence. Rapprochant les faits dont il avait connaissance de sa propre conduite et de ses propres antipathies qu'il avait conçues le jour où la main de Mathilde lui avait échappé, il se disait qu'au premier abord il y avait contre lui assez d'indices pour faire croire de sa part à une complicité morale dans le crime de madame de Sirey. Dans tous les cas, le plus sûr était de fuir. La prison préventive, même lorsque l'instruction la fait cesser promptement, n'est jamais une partie de plaisir.

Dans son inquiétude M. Raymond regardait à chaque instant la pendule.

— Dix heures, dit-il, et Baptiste n'est pas encore de retour. Ce coquin-là se sera amusé en route, lorsque moi je meurs d'impatience.

M. Raymond de Longpré terminait ses préparatifs de départ. Il avait entassé pêle-mêle ses effets dans une malle afin d'aller plus vite, mais au moment de clore le paquet, il s'aperçut qu'il n'avait pu y faire entrer la moitié de qu'il voulait emporter. Ce fut à recommencer. Enfin, après avoir tourné cent fois dans sa chambre comme une souris dont on a coupé la retraite, il finit par fermer sa malle. La clé était encore dans la serrure lorsque Baptiste rentra. Il était dix heures et demie.

— Eh bien ! s'écria monsieur de Longpré, les chevaux vont-ils arriver ? Comme tu es pâle ! qu'as-tu donc ?

En effet, Baptiste était pâle comme un mort.

— Ah ! monsieur, dit-il d'une voix tremblante, j'ai... qu'il y a... que j'ai vu...

— Voyons qu'as-tu vu?

— J'ai vu des hommes de police.

— De police ! ah ! mon Dieu, il est trop tard.

— Trop tard, monsieur ! c'était donc vrai que vous étiez coupable !

— Coupable! coupable de quoi ? non je ne suis pas coupable.

— Enfin, pourtant, le commissaire est là en bas qui monte.

—Il monte, le commissaire? où fuir, où me cacher? Baptiste, je t'en conjure, aide-moi à leur échapper.

— Par où ?

— Par la cuisine, par l'escalier de service.

— Il est cerné, il y a des agens à la porte.

— Par le balcon, par le toit.

— Oui, mais il faudrait passer par chez le voisin.

— Tu connais le domestique?

— Sans doute.

— Eh bien, dis-lui que je ne l'oublierai jamais, et en attendant donne-lui ce louis.

— Non, monsieur, je n'en ferai rien.

— Comment, tu n'en feras rien?

— Non, monsieur, sauf votre respect.

— Il s'agit bien de respect, mon cher Bap-

tiste ; tu ne comprends donc pas que si je reste ici je vais être pris ?

— Pardon, je comprends cela très-bien.

— Et tu refuses de me sauver ?

— Dam, monsieur, si vous n'êtes pas coupable il est inutile que vous vous sauviez, si vous êtes coupable, je ne veux pas me compromettre pour vous sauver.

—Mais, mon cher Baptiste, comprends donc que l'on va me traîner en prison.

— Si vous l'avez mérité.

— Non, tu ne me crois pas coupable, toi; c'est une autre pensée qui te préoccupe. Veux-tu de l'argent? parle.

— De l'argent ! fi donc !

— Alors je me passerai de toi.

M. Raymond se précipitait déjà vers la porte de l'appartement pour s'enfuir. Baptiste l'arrêta au passage.

— Je suis plus fort que vous; vous ne sortirez pas d'ici.

— Je t'en supplie, Baptiste, laisse-moi passer. Tiens, voilà deux louis; en voici encore un et encore un, mais laisse-moi passer.

Baptiste recevait l'argent d'une main, mais de l'autre il tenait toujours le jeune homme.

— Veux-tu cinq cents francs? s'écria celui-ci à bout de voie.

Baptiste se contenta de tendre la main. Raymond prit un billet de 500 fr. dans son portefeuille et le donna à son domestique. Baptiste aussitôt s'écarta et s'inclina respectueusement devant son maître.

— Enfin, dit Raymond, je suis libre.

—Pas encore, répliqua une voix derrière la porte.

C'était celle du commissaire de police.

— Emparez-vous de toutes les issues, continua-t-elle d'un ton impérieux ; il paraît que l'inculpé veut tenter une évasion. Deux hommes ici pour le contenir.

En même temps la porte s'ouvrit sous la pression venue de l'extérieur, et le commissaire parut au milieu d'une escouade d'agents de police.

Raymond était plus mort que vif.

— Vous êtes Raymond Roger dit de Longpré, fit le commissaire.

— Oui, monsieur, murmura Raymond d'une voix chevrottante.

— Vous êtes avocat?

— Oui, monsieur.

— Au nom de la loi je vous arrête.

— Mais, monsieur... le commissaire.

— Je ne puis rien entendre, il faut que je vous conduise...

— Où cela?

— Au dépôt.

— Je ne suis pas coupable, je vous le jure.

— Il ne m'appartient pas de discuter cette question avec vous. J'exécute un mandat d'amener du procureur du roi, voilà tout. Puis-

que vous êtes avocat, vous devez savoir que je n'ai pas d'autre mission.

— Cependant, monsieur, si je pouvais...

— M. le juge d'instruction écoutera vos raisons et les pèsera dans sa conscience.

— Je vous assure que c'est le résultat d'une erreur.

— En ce cas elle sera réparée.

— Permettez au moins que j'écrive un mot, quelques lignes...

— Impossible ; j'ai l'ordre de vous mettre au secret le plus absolu.

— Au secret, moi, au secret! s'écriait M. Raymond en se frappant le front de ses deux mains ; moi, l'innocence même, au secret!

A ce moment on entendit un nouveau bruit de voix et de pas du côté de la porte : c'était le procureur du roi en personne qui arrivait.

Raymond le connaissait personnellement ; il se précipita à sa rencontre.

— Monsieur, dit-il, on m'arrête, on me met au secret ; je ne suis pas coupable. Veuillez plutôt m'interroger, et vous verrez.

— Précisément c'est ce que je venais faire. Quelques papiers trouvés chez madame de Sirey m'ont donné à penser qu'il y avait peut-être erreur à votre égard, et je n'ai pas voulu vous soumettre à la légère aux ennuis d'une prison, même momentanée. Veuillez vous asseoir, et vous aussi, monsieur le commissaire. Vous autres, retirez-vous.

Le magistrat prit son air le plus grave, et le greffier s'approcha d'une table pour écrire l'interrogatoire de M. Raymond.

— Connaissiez-vous depuis longtemps madame de Sirey ? demanda le magistrat.

— Depuis dix-huit mois environ, répondit l'avocat. Je l'ai d'abord rencontrée à Spa où elle se faisait passer pour la veuve d'un riche Hollandais.

— Vous eûtes des rapports intimes avez elle ?

— Non, monsieur, jamais, jamais.

— Comment parvint-elle à s'introduire dans la maison de M. de Caussade ?

— C'est ce que j'ignore ; car je fus un jour bien étonné de la retrouver chez la baronne,

sous le nom de madame de Sirey, lorsque je l'avais connue à Spa, sous celui de madame Rothburg.

— A compter de ce moment quels furent vos rapports avec elle?

— Ils furent très-rares; elle ne voulait pas me recevoir; elle me craignait; elle savait que je possédais les secrets de sa vie d'autrefois.

— Et pourquoi, possédant ces secrets, n'avez-vous pas averti madame de Caussade qu'elle se confiait à une aventurière?

— J'ignorais d'abord dans quels termes d'intimité ces dames étaient ensemble; et ensuite, madame de Caussade m'ayant depuis lors tout-à-fait refusé sa porte, je ne jugeai pas à propos de la forcer pour lui apprendre une nouvelle désagréable.

— Il fallait alors voir M. de Caussade lui-même.

— A peine le connaissais-je.

— Il y a quelques jours Hélène Furet n'est-elle pas venue chez vous?

— Oui, monsieur, pour me confier une affaire, pour me prier de plaider un procès.

— Qelle était cette affaire?

— Je l'ignore; elle ne m'en a pas dit un seul mot.

— Hélène Furet était-elle seule?

—Non, elle était accompagnée d'une vieille dame.

— Sa tante, sans doute.

— Je l'ignore.

— Est-elle restée long-temps chez vous? Que s'y est-il passé?

— Une demi-heure à peine, et il ne s'est rien passé que de très-simple : j'ai écouté ma cliente, et je lui ai promis d'apporter tous les soins possibles à la poursuite de son procès.

— C'est tout, vous en êtes bien sûr.

— Sans doute.

— Rappelez bien vos souvenirs. La dame qui accompagnait Hélène Furet n'est-elle pas descendue la première?

— Oui, monsieur.

— Ne vous a-t-elle pas laissé seul un instant avec elle?

Raymond se mit à balbutier.

— En effet, en effet; mais deux secondes à peine.

— Ces deux secondes vous ont suffi pour tenter une séduction sur madame de Sirey ?

— Faiblesse de jeune homme, monsieur le procureur du roi, faiblesse de jeune homme. Madame de Sirey ne craignait pas les séductions.

— Mais, enfin, vous l'avez embrassée?

— Elle est fort jolie, madame de Sirey.

— Vous l'avez embrassée?

— Je ne dis pas le contraire.

— A la bonne heure. Je ne vois rien dans tout ceci qui exige que l'on maintienne à votre

égard des mesures de rigueur. Vous êtes libre, monsieur Roger.

— Ah ! monsieur, que de remercîments.

— Vous ne m'en devez pas... Mais quel est ce bruit ?

C'était la chaise de poste qui arrivait. Raymond pâlit et se troubla de nouveau. Un agent entra et vint dire quelques mots à l'oreille du magistrat.

— Ah ! diable !... fit celui-ci.

Puis s'adressant à M. de Longpré :

— Monsieur, lui dit-il d'un ton sévère, vous vouliez fuir, vous vouliez vous dérober à l'action de la justice. Vous êtes donc coupable ?

— Je vous jure, monsieur, que je suis in-

nocent. Je voulais échapper à une détention préventive...

— Je comprends; votre conscience ne vous disait rien de bon : vous vous attendiez à être arrêté d'un moment à l'autre.

— Je puis vous assurer...

— Tout ceci n'est pas clair, et, en attendant que votre innocence se manifeste à mes yeux d'une manière plus évidente, je vous retiens prisonnier.

— Ne voyez en tout ceci que le hasard, la fatalité.

— Ce sont toujours là les premiers mots des prévenus. Au reste, rassurez-vous sur la rigueur de votre détention. Je vais vous recommander à tous les égards de monsieur le commissaire de police.

Les deux magistrats échangèrent quelques mots à voix basse, et le procureur du roi se retira aussitôt.

— Allons, dit le commissaire, puisque vous avez pris soin vous-même de faire venir une voiture, nous allons en profiter et partir de compagnie.

Il fallut bien se résigner. M. Raymond de Longpré prit le bras que lui offrait le commissaire et descendit l'escalier en chancelant.

Quelques minutes après, il entendait rouler derrière lui les verrous de la Conciergerie. Le pauvre diable était sous le poids d'une accusation de complicité d'empoisonnement. Il ne lui restait que la perspective de faire usage une fois à son profit de cette belle éloquence dont il avait si souvent fait briller les merveilles aux yeux éblouis des jurés.

Toutefois, il en fut quitte pour la peur ; car, le lendemain, l'histoire de la chaise de poste ayant été plus clairement expliquée que par le hasard et la fatalité, M. Raymond de Longpré fut définitivement rendu à la salle de l'Opéra et à l'air de la liberté.

Chapitre trente-sixième.

XXXVI.

Parvenu à ce point de notre récit, nous hésitons nous-même à faire tomber le dernier voile qui a caché jusqu'ici le horreurs de cette nuit mystérieuse.

Il semble que tout en effet soit fini : deux vic-

times sont mortes; la main criminelle qui les a frappées n'a pas attendu l'heure du châtiment, elle l'a devancée.

Que faut-il de plus?

Si ce récit était purement une œuvre d'imagination, nous nous arrêterions là. Mais nous racontons, nous n'inventons pas. Laissons donc tomber le dernier coin du rideau ; ce qui se passe derrière, au fond de cette alcôve n'est peut-être pas vraisemblable ; cette dernière scène du drame n'est peut-être plus dans nos mœurs; et pourtant c'est de nos jours, à Paris, en pleine civilisation qu'elle s'est accomplie ; et ces acteurs étaient des hommes doux, genéreux, nobles de cœur, pleins de sentiments chrétiens, un moment égarés, aveuglés par ce qui aveugle le plus les hommes, par la vengeance.

Tant il est vrai qu'un crime amène toujours des représailles, et que là où la société ne peut rien pour la vindicte, l'homme tente encore de se faire justice lui-même; tant il est vrai enfin que la cruauté appelle la cruauté, et que le désespoir peut rendre féroces les natures les plus inoffensives.

Cette remarque a bien sa valeur morale, et au milieu des agitations politiques et sociales qui bouleversent aujourd'hui la France, n'est-il pas prudent et opportun de crier à tous les partis: « Prenez garde, la mort engendre la mort; la première tombe ouverte par l'envie ou la haine a toujours une sœur que creuse la colère ou la vengeance! »

Poursuivons donc notre récit et sachons comprendre que ce dernier épisode est encore un exemple.

Madame de Sirey avait une amie que nous ne nommons pas et qui n'a pas jusqu'à présent figuré dans cette histoire, par cette bonne raison qu'elle y était complétement étrangère. Son rôle ne commence qu'après la mort de madame de Sirey, rôle triste, rôle pénible, celui de veiller auprès du cadavre de son amie.

Avertie par la femme de chambre de la catastrophe qui venait d'arriver, cette dame était vite accourue ; elle avait déploré, sans en connaître la cause, la fatale résolution qui avait tranché sitôt des jours si prospères, puis remplissant ses devoirs charitables, elle avait étendu le linceul blanc sur le corps inanimé, et s'était assise au pied du lit, dans un fauteuil, un livre à la main pour braver plus aisément le sommeil.

Une lampe voilée éclairait seule cette scène lugubre et dessinait encore de ses ombres

dortées les onduleux reliefs du cadavre sous le voile blanc du linceul. On aurait pu croire, tant les contours étaient bien accusés, tant ces formes étaient pures et gracieuses qu'un marbre antique dormait sur ce lit de mort et attendait qu'on le vînt enlever pour lui donner une place d'honneur dans un musée.

Ces réflexions avaient peut-être été faites par cette femme qui veillait là en silence et avaient détourné ses yeux du livre qu'elle soutenait de sa main distraite. Peu à peu sa paupière s'était close, son livre avait glissé sur ses genoux.

Elle entendit sonner une heure du matin à la pendule, et puis le sommeil avait triomphé, la tête s'était inclinée sur l'épaule, du côté opposé à la lumière... Elle dormait.

Tout-à-coup au milieu du silence de la nuit,

un son de timbre se fait entendre, vif, saccadé, rapide. La veilleuse relève la tête, entr'ouvre les yeux, croit avoir entendu le timbre de la pendule. Sa paupière se referme et sa tête s'incline de nouveau. Mais à peine le sommeil a-t-il repris son empire qu'un autre bruit retentit, bruit sourd et cadencé comme celui de pas sur un tapis.

Cette fois encore la dame qui veillait releva la tête, prêta l'oreille, ouvrit les yeux.

Le bruit semblait approcher et devenait plus distinct. Bientôt la tapisserie qui cachait la porte se souleva lentement, un homme parut, un vieillard qui marchait appuyé sur un bâton. Un autre homme le suivait, jeune encore, la figure mâle, les traits énergiques, le regard presque farouche, la main armée d'une cravache. Après lui venait un troisième personnage, tout jeune, au regard doux et rêveur,

au front pâli, aux joues creusées par la tristesse. Dans sa main blanche et petite étincelait un poignard.

Tous les trois s'avancèrent vers le lit comme trois ombres, le vieillard en tête.

Les deux mains crispées aux appuis du fauteuil, le cou tendu, les yeux grands ouverts, la bouche béante et muette, l'amie de la défunte voyait avec épouvante approcher cette sinistre apparition. Elle croyait assister à l'une de ces lugubres scènes des légendes du nord où les fantômes viennent au lit des morts chercher eux-mêmes leurs proies ; elle croyait voir passer les spectres de la ballade et s'attendait d'un moment à l'autre à devenir spectatrice d'une de ces danses macabres que les artistes du moyen-âge ont peintes ou sculptées sur les murs de quelques cimetières. Glacée

d'horreur elle reculait peu à peu le fauteuil dans lequel elle était assise.

Le vieillard, quand il fut près de la couche mortuaire, prit le drap par l'extrémité qui couvrait la tête, et, d'un geste rapide, il le rejeta sur le dossier du lit. Le cadavre fut ainsi mis à nu.

Alors commença une scène horrible que notre plume se refuse à décrire dans tous ses détails. Ces trois hommes, chacun à son tour, vinrent se placer devant cette dépouille inanimée qui ne pouvait plus les entendre.

— A toi, dit d'abord le vieillard d'une voix étranglée, à toi, Hélène Furet, à toi qui as empoisonné ma fille et mon petit-fils, à toi qui as conduit la main d'un père à verser le poison dans la bouche de son enfant, à toi cette flétrissure… et cette autre encore.

En parlant ainsi, il frappait de sa canne le cadavre, et sa fureur, augmentant en raison de la résistance qu'il sentait naître sous sa main, il ne cessa de frapper que lorsque le bâton se rompit.

Vint ensuite l'homme de grande taille et aux regards farouches. Un moment il se croisa les bras devant le corps immobile, puis il s'écria :

— A toi femme maudite, damnation des hommes, beauté vomie par l'enfer, à toi qui as empoisonné mon enfant et ma femme, à toi !

Mais soit que, malgré son air énergique et farouche, il eût moins de cruauté que le vieillard ; soit que les formes harmonieuses de ce beau corps étendu sans mouvement fissent naître dans sa pensée quelques fâcheux souve-

nirs, il détourna la tête, et sa cravache, en sillonnant la couche, semblait épargner le chef-d'œuvre de la création.

A son tour vint le jeune homme poétique et rêveur. Son œil étincela en regardant le sein de marbre de sa victime. On eût dit qu'il guettait un dernier mouvement de ce cœur refroidi pour enfoncer la lame de son poignard dans le viscère encore palpitant.

— A toi, dit-il, à toi, Hélène,qui as foulé aux pieds toutes les lois de l'homme, de l'humanité et de la religion, à toi qui, vivante, avais mérité tous les supplices, qui, morte, mérites toutes les hontes; à toi qui as empoisonné ton mari, assassiné mon frère; à toi enfin qui as flétri pour mieux la briser ensuite la plus chaste et la plus pure des existences; puisses-tu sentir encore la blessure de ce fer, puissent tes entrailles tressaillir de

douleur au contact de cet acier qui les déchire ; puisse enfin ton âme être à jamais maudite et plongée dans les flammes éternelles !

En prononçant cet horrible anathème, le jeune homme enfonçait dans ce cadavre son poignard jusqu'à la garde ; puis, le retirant, il le plongeait encore.

Cette scène hideuse dura près d'une heure ; pendant une heure ces trois hommes lacérèrent cette chair inerte et la sillonnèrent de coups et de plaies profondes; pendant une heure ils pétrirent ce cadavre sous leurs bâtons et sous leur fer. Leurs bras se fatiguèrent, mais leur rage ne fut point assouvie, et quand ils sortirent, ils lui jetèrent pour salut toutes les injures et toutes les ignominies.

Lorsque la vision se fut évanouie, la pauvre femme, morne et muet témoin de ce qui ve-

nait de se passer, resta longtemps comme frappée d'hébétement. Enfin pourtant, elle fit un effort surhumain pour se lever, et, ramenant le linceul sur le corps défiguré de madame de Sirey, elle jeta l'eau bénite sur lui. A peine avait-elle accompli ce devoir suprême, qu'elle sentit ses jambes se dérober sous elle, et elle roula inanimée sur le tapis.

Le lendemain matin, quand parut le jour, le feu s'était éteint dans l'âtre; mais la fraîcheur n'avait pas encore rendu la vie aux membres engourdis de la veilleuse. Rappelée à elle par les soins de la femme de chambre, la vision de la nuit lui apparut comme un vague souvenir. Elle se précipita vers le lit funèbre, souleva d'une main tremblante le lin mortuaire... Le corps lui parut intact; il ne portait aucune trace des violences dont elle l'avait vu la proie durant sa veille. Elle demanda à la ca-

mériste s'il n'était pas venu quelqu'un pendant la nuit.

— Personne, dit celle-ci, personne qu'une jeune fille qui habite la maison et qui était la femme de chambre de madame de Caussade, cette dame qu'on dit morte hier empoisonnée.

La dame se prit à réfléchir quelques instants.

— J'aurai fait un rêve, s'écria-t-elle enfin.

Quand elle apprit plus tard les détails qui avaient signalé la mort de madame la baronne de Caussade et de son enfant, elle ne dit plus qu'elle avait fait un rêve ; mais elle se garda bien de raconter à qui que ce fût les outrages dont elle avait été témoin. Ce n'est que cinq

ans après, lorsque je recueillais, pour les raconter ici, des renseignements sur cette lamentable histoire, que madame..... — j'ai failli la nommer, — me fit part de toutes ces circonstances, ajoutant que, depuis lors, elle n'avait plus voulu passer dans la rue Neuve-des-Mathurins, de peur d'y rencontrer l'un des trois fantômes qui étaient venus châtier la dame Noire après sa mort.

Chapitre trente-septième.

ÉPILOGUE.

Deux ans se sont écoulés.

Traversons l'Océan et les vastes plaines du Brésil ; arrêtons-nous sur la rive droite d'un des nombreux affluents de la rivière des Ama-

zones, sous la voûte épaisse d'une forêt vierge, au pied des grands arbres qui croissent dans cette terre profonde depuis des milliers d'années.

Il fait nuit; un petit camp repose entre les murailles de troncs et de lianes qui dessinent l'enceinte de la clairière. Pour se mettre à l'abri des tigres et des panthères dont la voix rauque et plaintive éveille au loin les échos de la forêt, les voyageurs ont allumé autour de leurs tentes des feux qu'attisent des nègres, fantômes sinistres que l'on croirait évoqués de l'enfer; ils ont tendu sur leurs têtes de longues toiles qui les préservent de l'influence des rosées de la nuit, cent fois plus mortelles que la dent des bêtes féroces.

Sous ce toit léger dorment six hommes, six Français, trois maîtres et leurs domestiques, — on pourrait dire leurs amis. Dans ces loin-

tains pays, en face des dangers sans cesse renaissants, les distances s'effacent et les mains se serrent souvent à l'heure de l'attaque ou à celle de la défense.

Des six nègres qui sont roulés dans leurs longues pagnes bariolées autour de l'asile nocturne des voyageurs, il en est deux qui veillent, et un Indien, qui sert de guide à la petite caravane, fume stoïquement son calumet au pied d'un grand tamarinier qui l'inonde de ses fleurs.

Ces trois voyageurs, ces trois Français sont partis de Rio-Janeiro depuis deux mois. Ils veulent traverser l'Amérique du Sud dans la plus grande largeur et fouiller en passant au fond de ces mystérieux ombrages qui retentirent autrefois, peut-être, des chants de guerre et d'amour d'une civilisation dont les ves-

tiges s'effacent de jour en jour sous les pas d'une race nouvelle. En vain leur a-t-on fait un terrible tableau des obstacles qu'ils auront à franchir, en vain leur a-t-on raconté de sombres histoires sur des voyageurs égarés dans ces contrées immenses où l'homme n'a pas encore disputé aux bêtes féroces et aux reptiles les plus admirables jardins que la main du créateur ait plantés, en vain leur a-t-on peint, sous les traits les plus effrayants, la cruauté des vieilles races indiennes retournées à l'état sauvage dans les gorges des Andes et conservant avec le souvenir d'une antique prospérité la haine profonde des blancs et la soif ardente de la vengeance. Rien n'a pu les arrêter ; tous ces récits au lieu d'abattre leur courage l'ont doublé ; le désir de l'inconnu, l'espérance de livrer à eux seuls des combats de géants contre les animaux féroces ou contre les hordes sauvages, la pensée de fouler

des terres ignorées, de découvrir des espèces nouvelles dans les trois règnes de la nature, les ont poussés avec une force irrésistible à travers les longues plaines et les bois inextricables jusque sur les bords de l'Acroceja, une rivière dont les eaux vertes descendent en courant des Cordilières pour se jeter dans l'Amazone.

C'est dans ces parages qu'habite ou plutôt qu'erre sans cesse la peuplade des Aiapicos, rameau détaché depuis longtemps des souches guerrières qui tenaient en échec la civilisation péruvienne. Aujourd'hui refoulé dans les gorges et dans les noires forêts des Andes par les Hispano et Lusitano-Américains, ce peuple, sans perdre les passions de sauvages, a pris au contact des Européens tous les vices de notre civilisation : il est féroce et perfide, haineux et voleur. Il est rare que le voyageur qui s'aven-

ture jusqu'à dans les vastes contrées que les Aiapicos sillonnent de leurs bandes, ne porte la peine de sa témérité, et ne tombe victime de leur convoitise. Un bijou, un vêtement de couleur vive, une cravate de soie, un bouton de métal brillant suffisent pour éveiller leur soif de pillage; un visage pâle, des cheveux soyeux, blonds ou bruns, de la barbe, une moustache, il n'en faut pas davantage pour enflammer leur colère et pour rallumer en leur cœur l'ardeur traditionnelle de la vengeance.

Mais cette haine que les Aiapicos portent aux visages pâles est plus grande encore lorsqu'elle a pour objet les hommes de leurs races qui se sont soumis au joug de la civilisation européenne. Ils éprouvent pour eux le mépris le plus profond et ne laissent jamais échapper l'occasion de le leur témoigner. Aussi n'est-ce pas sans peine que l'on trouve des guides in-

diens pour vous conduire du Brésil en Colombie, au Pérou ou au Chili, à travers les défilés des Cordilières.

Celui qu'avaient pris nos voyageurs avait déjà failli s'échapper plusieurs fois, et si ce n'eût été la crainte du pistolet des visages pâles et du sabre des nègres, il se fût depuis longtemps soustrait à sa périlleuse mission.

Tout dormait sous la tente improvisée; les deux nègres placés en sentinelles commençaient eux-mêmes à s'assoupir, lorsque le guide indien releva tout-à-coup la tête en retirant de sa bouche son calumet. Il parut prêter l'oreille. Un léger cri semblable à celui de la mouette se fit entendre; l'Indien frissonna et jeta un regard investigateur autour de lui. Rien ne bougeait. Le cri s'étant fait entendre une seconde fois, il se leva douce-

ment et passant entre les deux nègres il allait franchir la barre de feu du bivouac lorsqu'une main nerveuse le retint par la jambe et le fit trébucher sur les charbons ardents.

— Alerte ! cria une voix en français; ce coquin d'Indien veut prendre la clé des champs.

En un clin d'œil les six Français, maîtres et valets, furent sur pied. Ils s'emparèrent du guide qui se roulait comme un possédé sur les cendres brûlantes du foyer. Le malheureux Indien ne fit aucune résistance ; il semblait résigné à son sort et s'attendait à recevoir, pour le moins, une balle dans la tête. Le Français qui l'avait si inopinément arrêté dans sa course lui tenait, en effet, le canon de son arme à deux doigts de la tempe.

— A bas les armes, Pierre, fit un jeune homme au teint pâle et au front dénudé. Qui

nous sortira de ce labyrinthe si tu tues notre guide?

La voix douce et mélancolique désarma la main du domestique.

— Pourquoi voulais-tu t'enfuir? demanda le jeune homme en s'adressant à l'Indien en langue portugaise.

L'Indien croisa les bras et ne répondit pas. Mais à ce moment le cri que l'on avait déjà entendu deux fois retentit avec plus de force et le guide se mit à trembler de tous ses membres.

— Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, dit un des trois voyageurs, homme de grande taille et de mâle visage.

— Eh! eh! commandant, fit à son tour le troisième voyageur, qu'en dites-vous, il est

moins aisé de traverser ces forêts que le bois de Meudon ou de Ville-d'Avray. Je gage que ce coquin a entendu quelque cri sinistre ou quelque signal d'ennemi. Ernest, toi qui sais te faire entendre de cette peau-rouge, essaie encore d'en tirer quelque chose.

M. Ernest de Solanges, — car c'était lui, — s'approcha de l'Indien en faisant mine de le mettre en joue.

— Si tu ne me réponds pas, je te tue, dit-il.

Le guide s'affaisa sur lui-même et collant son oreille sur le sol.

— Le Grand-Aigle des montagnes noires a pris son vol, dit-il d'une voix rauque et gutturale qui peignait bien l'état de son âme. Les visages pâles peuvent chanter leur chant de mort et le pauvre Indien aussi.

— Qu'est-ce que le Grand-Aigle ? demanda monsieur de Caussade par l'intermédiaire de M. de Solanges.

— C'est le grand chef des Aiapicos. J'entends son cri de guerre semblable à celui de l'aigle qui défend sa couvée dans les rochers aigus des montagnes noires.

— Éteignez les feux, dit le commandant, — c'est ainsi que l'on désignait l'ancien capitaine parce qu'il était en effet le commandant de l'expédition, — éteignez les feux, dit-il à la réponse de l'Indien.

— Trop tard, fit celui-ci. Le Grand-Aigle a l'œil perçant, il voit à travers les murailles de la forêt et son regard ne connaît d'obstacle que l'espace. Il a vu notre feu, il vient, j'entends encore une fois son cri perçant comme la flèche de son arc.

— Que faire ? dit monsieur de Sauvigny. Eh bien ! commandant, la théorie de l'escadron vous donne-t-elle la clé de notre situation? Sauf meilleur avis le mien est de chercher notre salut dans la fuite.

— Ne serions-nous venus si loin que pour reculer devant une méchante bande de pillards indiens ? observa Ernest.

— Il faut consulter notre guide, dit le commandant ; lui seul peut nous dire exactement notre position et nous indiquer sûrement nos moyens de défense.

M. de Solanges s'empressa de poser des questions à l'Indien. Il traduisait les réponses à mesure que celui-ci les faisait.

— Que ferait le fils du soleil, dit-il au descendant des Incas, s'il avait à se défendre contre le Grand-Aigle des Aiapicos ?

— Le fils du soleil s'il avait avec lui dix frèrès de sa race attendrait de pied ferme les fils de la lune, et avec l'aide du Grand-Esprit, il les renverrait au pays des ténèbres d'où ils sont sortis.

— Mais le fils du soleil voit autour de lui six visages pâles prêts à braver la mort et six visages d'ébène prêts à les imiter.

— Visages d'ébène et visage pâles ne peuvent rien contre les fils de la lune. Visages d'ébène ont trop peur, visages pâles sont trop braves.

— Nous obéirons aux conseils du fils du soleil ; que faut-il faire ?

L'Indien parut réfléchir quelques instants, puis se relevant de toute la hauteur de sa taille

il déploya le bras dans la direction de la rivière.

— Nous confier au courant de l'Acroceja? dit Ernest.

L'Indien fit un signe de tête affirmatif.

— Allons, commandant, reprit Ernest, l'officier de cavalerie va devenir amiral, comme Thémistocle, l'Indien nous conseille de chercher notre salut dans notre flotte.

La flotte se composait d'une espèce de pirogue en peaux de boucs cousues ensemble et attachées à un cadre de bois léger, long d'environ douze pieds et large de trois. Quatre des nègres portaient à tour de rôle cette étrange embarcation sur leurs épaules.

L'Indien après avoir visité avec soin la cou-

ture du vaisseau et s'être assuré que le suif qui calfeutrait les points ne s'était pas fondu sous l'ardeur du soleil tropical, fit signe que l'on pouvait le mettre à l'eau.

Les toiles du camp furent pliées en un instant et jetées sur le dos des deux nègres restés libres. Les trois domestiques prirent les légers bagages de leurs maîtres, ceux-ci visitèrent avec soin les capsules de leurs armes, et la petite troupe se mit silencieusement en marche pour gagner la rivière que l'on entendait gronder dans le lointain.

Après avoir fait environ cinq cents pas dans la forêt,ils virent briller à leurs pieds les eaux vertes de l'Acroceja. La pirogue fut mise à l'eau, chacun prit place dans la nacelle, deux des nègres saisirent les pagaies, l'Indien se mit à la poupe, et lâchant tout-à-coup une

touffe d'herbe qu'il avait saisie comme moyen d'amarre, l'embarcation glissa sur la rivière.

— Contre la rive, sous les arbres, dit l'Indien aux rameurs.

Ceux-ci s'empressèrent d'obéir et vinrent se ranger contre les hautes herbes de la rive droite.

A ce moment le cri que l'on avait déjà entendu, retentit presqu'aux oreilles des voyageurs.

— Est-ce que nous serions trahis ? demanda le commandant en mettant la main sur sa carabine ?

— Sauvés ! souffla tout bas l'Indien à l'oreille d'Ernest. Si le Grand-Aigle se fût aperçu de notre départ, il n'eût pas poussé son cri de guerre !

Puis saisissant une pagaie et faisant signe aux rameurs de l'imiter, il poussa la pirogue contre la rive, sous un immense dais de verdure qui laissait tomber ses draperies comme une tente jusque sur les eaux de l'Acroceja. L'embarcation s'arrêta.

On put voir alors au pâle reflet des étoiles cinq ou six pirogues traverser la rivière dans le sens opposé, et bientôt une bande de peaux-rouges que l'on eût pris pour des démons débarqua sur la rive que les voyageurs venaient d'abandonner. Quelques-uns d'entre eux restèrent pour garder les pirogues. Le reste s'enfonça dans la forêt.

— Vite, maintenant ; le Grand-Aigle va voir le camp des visages pâles abandonné, il suivra nos traces et sera bientôt sur nos talons avec tous les fils de la lune.

L'Indien en parlant ainsi poussa la nacelle au large. A peine avaient-ils descendu de vingt brasses le courant de la rivière qu'un cri immense réveilla tous les oiseaux de la forêt. Le grand chef des Aiapicos venait de découvrir l'emplacement du camp.

Ce cri terrible avait fait courir le frisson de la mort dans tous les membres du guide. Il se mit à ramer avec une ardeur fébrile. Il sembla aux voyageurs que les pirogues se détachaient du rivage et se mettaient à leur poursuite. Mais tout-à-coup un coude de la rivière sépara les deux ennemis. La pirogue glissait comme une flèche sur la surface des eaux, mais le cri du Grand-Aigle se faisait toujours entendre, et de temps en temps le guide invoquait le Grand-Esprit comme s'il se fût cru à sa dernière heure.

La rivière devenait plus rapide, les eaux

bouillonnaient sur les hauts fonds, la pirogue roulée par le courant paraissait à chaque instant devoir s'abîmer dans les flots. A peine échappés à la fureur des hommes les voyageurs se voyaient menacés par la fureur des éléments. Enfin ils franchissent sans accident le passage difficile.

Ils se crurent sauvés.

Chapitre trente-huitième.

ÉPILOGUE

(SUITE)

La pirogue fuyait toujours, mais elle était toujours suivie des embarcations des Aiapicos. Par intervalles on entendait encore le cri du Grand-Aigle, mais le guide assurait que si nos voyageurs pouvaient atteindre le confluent de

l'Acroceja avec l'Amazone, ils trouveraient là des peuplades moins farouches au milieu desquelles les Aiapicos n'oseraient pas se hasarder.

—Sommes-nous encore loin de ce confluent ? demanda Ernest.

— Quand le soleil se sera encore une fois couché derrière les montagnes noires, nous n'aurons plus que quelques milles de navigation à faire, répondit l'Indien.

Or, le soleil n'était pas encore levé.

Cependant les rapides auxquels la frêle embarcation avait si facilement échappé n'étaient pas l'endroit le plus dangereux de la rivière. Bientôt on vit les flots bouillonner de nouveau et l'on entendit les chûtes bruire dans le lointain. Pour accroître les périls, des arbres

tombés de vieillesse ou couchés par l'ouragan en travers de la rivière, interceptaient à chaque instant le passage. Il fallait alors faire franchir la barrière à la pirogue en la retirant à grande peine de l'eau. Les voyageurs se rétablissaient ensuite le plus vite qu'ils pouvaient dans l'embarcation, et ils reprenaient le fil de la rivière jusqu'à ce que d'autres arbres vinssent encore leur barrer le chemin.

Quelle que prompte que fut cette opération dirigée avec habileté par le commandant, elle ne laissait pas que de retarder sensiblement la marche des voyageurs. Les pirogues ennemies suivaient toujours et l'on entendait le cri de guerre des sauvages se rapprocher peu à peu.

Enfin les obstacles devinrent si fréquents qu'il fallût songer à remettre pied à terre. La pirogue fut retirée de l'eau et l'on fut obligé

de chercher une route nouvelle à travers les épaisses lianes qui garnissaient les deux rives de l'Acroceja comme un double rempart. La lumière du jour commençait alors à jeter ses clartés dans la vallée, mais sous les arbres séculaires de la forêt, les ténèbres étaient encore aussi profondes qu'au milieu de la nuit.

Cependant le cri du Grand-Aigle après avoir retenti trois fois jusqu'aux oreilles des voyageurs avait cessé tout-à-coup de se faire entendre.

— Qu'avons-nous besoin de tant nous fatiguer à poursuivre une marche impossible? dit Ernest. Les sauvages semblent s'être lassés de nous poursuivre.

Le guide remua la tête tristement.

— Le Grand-Aigle, dit-il, ne lâche pas ainsi

sa proie. Si sa bouche se tait, c'est que sa main est sûre de s'étendre sur nous.

A peine avait-il dit ces mots qu'un cri rauque, poussé par cent bouches à la fois, s'éleva du fond de la forêt autour des voyageurs. Ils étaient cernés par les Aiapicos. Impossible de se frayer un passage ; il fallait se résigner à vendre chèrement sa vie.

M. de Caussade, en sa qualité de commandant, chercha un endroit favorable pour distribuer ses forces. Il avisa pour cela une petite clairière fermée d'un côté par des rochers à pic, de l'autre par des arbres couchés sous l'effort du vent et liés entre eux par des cactus et par des lianes. Devant ce rempart il fit rouler quelques grosses pierres, puis à l'aide des pagaies de la pirogue on les couvrit de racines d'herbes et de terre.

Ces fortifications improvisées étaient à peine terminées que l'on entendit comme un bruit sourd de voix et d'instruments qui s'approchait. Les Aiapicos chantaient leur chant de guerre. Un petit tambour formé d'une écorce d'arbre et d'une peau de bouc marquait la cadence ; un son argentin se mêlait par moment à la psalmodie lente et monotone du chœur ; il était produit par des tringles de fer sur lesquelles on frappait avec un caillou. Parfois aussi le chant montait jusqu'aux notes les plus élevées de la voix humaine pour descendre ensuite aux sons les plus graves. On aurait dit les hurlements de la tempête à travers les rochers et les arbres, concert terrible et menaçant, musique digne des hôtes de ces forêts et capable de porter l'épouvante dans des cœurs moins bien trempés que ceux de nos trois voyageurs.

— Diable ! fit M. de Sauvigny, voilà une

musique qui ne vaut pas celle du 2e carabiniers, qu'en dites-vous commandant?

— Elle est moins harmonieuse en effet, répondit M. de Caussade. Je ne sache que celle des régiments turcs capable de lutter avec celle ci. Mais un instant, nous allons faire entendre aux oreilles de ces pillards une mélodie dont ils nous diront des nouvelles.

Le commandant rangea ses six blancs, — lui compris, — sur une ligne, derrière la barricade. Chaque homme était armé de deux carabines, les nègres ayant abandonné les leurs pour charger les armes pendant le combat. L'Indien avait été placé entre Ernest et M. de Caussade afin de pouvoir les renseigner sur les mouvements de l'ennemi et déjouer les ruses.

— Prenez bien garde à ne point faire feu

avant mon commandement, dit M. de Caussade à sa petite armée. De la discipline, pas de balles perdues, et nous nous débarrasserons de ces coquins.

Les chants avaient cessé depuis un instant du côté de l'ennemi. Ce silence de la forêt, que troublait seul le gazouillement des oiseaux qui s'éveillaient, avait un caractère plus terrible encore que les voix rauques des guerriers Aiapicos. C'était le calme menaçant qui précède la tempête.

— Le Grand-Aigle et ses petits aiglons se sont glissés dans les hautes herbes, murmura le guide à l'oreille d'Ernest.

A peine avait-il dit ces mots qu'un cri aigu s'éleva dans les airs et une grêle de flèches vint fondre sur les voyageurs. Les branches et les fascines dont M. de Caussade avait pris soin

de garnir le sommet de la barricade les arrêtèrent presque toutes au passage, et il n'y eut à regretter qu'une légère blessure au bras dont un des nègres fut atteint.

Cependant les Aiapicos se glissaient comme des lézards à travers les herbes et les buissons de la forêt. L'œil ne pouvait les apercevoir. Il fallait les tirer au juger, comme des lapins dans les bruyères. La tactique du commandant était en défaut. Il fallut abandonner à chaque tireur le soin de chercher sa victime sous les feuillages.

— Feu à volonté, dit le baron, mais surtout, mes amis, point de balles perdues.

Ce fut M. de Sauvigny qui tira le premier, un cri plaintif retentit et l'on vit une peau-rouge se rouler comme un serpent dans les halliers. Un second coup de carabine le ren-

dit immobile. Alors un feu roulant commença et avec lui le chant de guerre des Aiapicos.

Les flèches tombaient comme la grêle sur les remparts de la petite citadelle; déjà l'un des domestiques avait eu l'épaule traversée et un nègre, frappé en pleine poitrine, était tombé mort auprès d'Ernest. Quelques coups de feu partirent aussi des rangs ennemis, mais les balles venaient s'aplatir contre les rochers de la citadelle.

L'ardeur des assaillants semblait se ralentir. Ils avaient perdu déjà un grand nombre des leurs. Les coups des visages pâles portaient presque tous, et le Grand-Aigle lui-même avait vu son sang couler.

Mais tout-à-coup un grand cri retentit derrière les voyageurs. Ils se retournèrent et virent une autre bande de Peaux-Rouges éche-

lonnée sur l'amphithéâtre de rochers dont ils avaient cru se faire un rempart infranchissable. La petite armée se trouvait ainsi prise entre deux feux, car la plupart des nouveaux venus étaient armés de carabines. Heureusement leur maladresse à s'en servir les rendait peu dangereuses.

Ils eurent recours à une arme plus redoutable. Ils détachèrent des fragments de roche et les faisaient rouler sur les assiégés. Ceux-ci ripostaient par des coups de fusil, mais les Indiens, cachés dans les anfractuosités du rocher, ne s'exposaient aux balles qu'avec des précautions infinies. Couchés à plat-ventre sur la plate-forme supérieure, ils montraient à peine le sommet de leur front et l'extrémité de leurs bras. Il fallait un coup-d'œil juste et une main bien sûre pour les atteindre.

Le commandant, en qui l'aspect croissant

du danger avait éveillé toutes les qualités de l'homme de guerre, faisait tête à tout et prévoyait tout avec le plus admirable sang-froid. Armé de ses deux carabines, il était rare que ses coups ne fissent pas retentir parmi les Indiens des cris de douleur et d'angoisses.

A la vue du nouveau péril qui était venu fondre sur les voyageurs, il avait conçu un plan, dangereux sans doute à exécuter, mais qui devait assurer la victoire à son armée. Il remarquait depuis quelques instants que les premiers assaillants devenaient de plus en plus rares, et que le nombre des nouveaux, au contraire, augmentait sans cesse. Il pensa avec raison que les premiers, rebutés par la manière vigoureuse dont ils avait été reçus, s'étaient débandés et venaient se reformer, à travers les broussailles, au-dessus de la tête des assiégés. C'est en effet ce qui arrivait; les cris

des Indiens perchés au sommet du rocher avaient attiré tous les guerriers sur ce point, et, de cette position inattaquable, ils écrasaient de leurs pierres et de leurs flèches les malheureux voyageurs.

La fuite était impossible. A peine la petite troupe aurait-elle commencé la retraite, qu'elle aurait été harcelée de droite et de gauche, en queue et en tête par l'ennemi, et, en butte à leurs coups, elle eût été détruite en quelques minutes. Il fallait donc conserver sa position, quel que périlleuse qu'elle fût. Il laissa M. de Sauvigny, avec deux domestiques, pour faire face aux assaillants et les tenir en respect; puis, prenant avec lui M. de Solanges, le petit Pierre et les quatre nègres encore valides, il se mit avec eux à miner la base du rocher, à l'aide de couteaux et de pagaies. Ils ne tardèrent pas à ouvrir un fourneau assez

profond, qu'ils garnirent de deux ou trois kilogrammes de poudre, puis ils en fermèrent l'orifice à l'aide d'un quartier de roc que les Indiens leur avaient lancé pendant leur travail, ménageant une étroite ouverture pour la traînée de poudre.

Ces préparatifs terminés, il s'agissait de faire jouer la mine sans en être victime soi-même. Les assiégés se trouvaient placés si près du fourneau que le danger était aussi grand pour eux que pour l'ennemi.

Le commandant commença à faire ouvrir la barricade. A la vue de cette tentative de retraite, les Aiapicos poussèrent de grands cris de joie et entonnèrent un nouveau chant guerrier pour exalter leur victoire.

« Les visages pâles, disait ce chant, sont venus dans nos montagnes, ils sont venus avec

la foudre pour consumer les os de nos pères.

» Les visages pâles sont venus sur nos rivières, ils ont navigué dans nos pirogues, pour faire la chasse à nos femmes et à nos enfants.

» Les visages pâles sont venus, nombreux comme les feuilles des forêts, pour détruire les enfants des montagnes ou les réduire en esclavage.

» Mais les visages pâles ont rencontré le bras vengeur des Aiapicos, qui les étreint comme un serpent dans ses nœuds robustes.

» Les visages pâles, serrés de toutes parts, essaient de prendre la fuite et de dérober leur chevelure au couteau des Aiapicos.

» Mais le couteau des Aiapicos poursuit les

visages pâles, et leurs flèches les jettent inanimés sur le sol qu'ils voulaient prendre.

» Trois sont tombés, trois autres tomberont encore, et leurs forces, épuisées par leurs blessures, trahiront la foudre qu'ils tiennent entre leurs mains.

» Et le Grand-Esprit leur reprendra la foudre qu'ils n'ont pas su porter, et dont ils ont fait usage contre nos pères.

» Six sont tombés et six tomberont encore, et leurs pas chancelants perdront le chemin de leur patrie à travers les buissons épais de la forêt.

» Douze sont tombés et douze tomberont encore; combien en reste-t-il de ces visages pâles qui sont venus avec la foudre du Grand-Esprit?

» Il en reste un qui fuit comme un lièvre timide, mais celui-là même n'échappera pas; la flèche de l'Aiapicos l'atteindra avant qu'il n'ait embrassé sa mère.

» Et sa mère ni sa compagne ne le reverront jamais. »

Ce chant sinistre retentissait comme un glas funèbre au-dessus de la tête des voyageurs, les flèches acérées des sauvages tombaient sur eux comme une pluie meurtrière. Mais la tranchée s'ouvrait toujours, les hautes fascines s'écartaient, et l'issue allait être enfin ouverte.

Le commandant voulut mettre lui-même le feu à la mine; la traînée de poudre avait été faite jusqu'au pied de son rempart; mais Ernest resta près de lui pour le secourir ou le

protéger dans la retraite, s'il venait à être blessé.

La petite armée commença à franchir l'enceinte qui l'avait jusqu'alors protégée. Les chants retentissaient toujours au sommet du rocher, et les flèches poursuivaient les visages pâles derrière les troncs séculaires à l'ombre desquels ils marchaient en silence.

Chapitre trente-neuvième.

EPILOGUE.

(FIN.)

Quand M. de Caussade vit tout son monde hors d'atteinte du fourneau qui allait faire explosion, il prit la main de M. de Solanges, et la lui secouant avec énergie :

— Fuyez, dit-il, croyez-moi, vous exposez ici vos jours en vain. Ma main suffira pour faire sauter tous ces bandits.

— Je ne vous quitterai pas, fit Ernest d'un ton décidé. C'est à nous, à la vie, à la mort!

— Soit donc! dit le baron.

Et saisissant un pistolet, il en approcha le canon de la traînée de poudre; mais il n'eut pas le temps de lâcher la détente, une balle venait de lui casser l'épaule droite.

Ernest reprit l'arme échappée de la main du baron, le coup partit, et soudain le feu se communiqua à la mine avec la rapidité de l'éclair; une terrible explosion se fit entendre; le coin du ciel qu'on apercevait à travers les arbres s'obscurcit, le rocher s'effon-

dra, et le chant de guerre se perdit dans le lointain des échos.

D'ennemis, il n'y en avait plus, leurs membres dispersés gisaient pêle-mêle avec les arbres déracinés et brisés, avec les quartiers de roc ensanglantés.

M. de Sauvigny, qui commandait la retraite, revint sur ses pas avec tous ses hommes pour secourir M. de Caussade. Hélas ! quel triste spectacle l'attendait.

Au milieu des débris fumants du rocher, il retrouva le cadavre d'Ernest, horriblement mutilé. Une pierre lui avait enfoncé la poitrine, et il gisait ensanglanté, presque méconnaissable, les deux jambes prises sous un quartier de roc.

Gustave essaya en vain de le rappeler à la

vie, en vain il l'appela des noms chers à l'amitié. Les yeux d'Ernest ne devaient plus se rouvrir, sa bouche ne devait plus parler. En écartant ses vêtements, M. de Sauvigny trouva ce petit livre, que Mathilde lui avait autrefois envoyé.

Comment ce livre, arrosé de tant de larmes, et sanctifié par de si profondes douleurs, n'avait-il pas préservé de la mort celui qui le portait ?

M. Gustave de Sauvigny prit ce livre béni et le mit sur son cœur, jurant que ce précieux gage d'un amour si pur, d'une amitié si belle, ne le quitterait plus !

Quant à M. de Caussade, les débris du rocher ne l'avaient point atteint ; mais sa blessure était grave. Le guide indien, dont l'envie de fuir s'était évanouie avec le danger, s'offrit

à panser la plaie. Les nègres assuraient qu'il était fort habile dans cet art, et il venait, en effet, d'en faire la preuve sur l'un d'eux. Le fils du Soleil chercha donc, parmi les herbes de la forêt, celles dont il avait besoin, et après que le pansement eut été fait, on songea à reprendre la route vers l'orient et à retourner le plus vite possible dans les contrées civilisées. M. de Solanges étant mort, M. de Caussade blessé, le voyage commencé était sans but et sans intérêt.

On plaça le baron sur une litière formée de branches flexibles et d'un lit de feuillages; par les soins de Gustave, le corps de M. de Solanges fut enveloppé dans la toile des tentes, et chargé sur une autre litière. Le cortége se mit silencieusement en marche. Sauvigny était en tête, avec son domestiqne et le guide indien; les nègres valides portaient la litière;

le domestique de M. de Caussade formait l'arrière-garde avec le petit Pierre, qui s'avançait la tête basse et des larmes dans les yeux.

C'était un triste et imposant spectacle que la marche de ce convoi funèbre à travers les vastes solitudes de la forêt. Ce dôme de verdure séculaire semblait le toit d'une vaste basilique, sous les arceaux de laquelle on venait chercher, pour l'âme d'Ernest, les dernières prières de l'Église Les oiseaux chantaient des hymnes sur le passage du cortége, les arbres secouaient, comme des larmes, leurs dernières gouttes de rosée, et le sifflement des serpents, réveillés sous les hautes herbes, était l'oraison funèbre.

Chargés de leur double fardeau, les nègres avançaient lentement, d'un pas grave et solennel. A la première halte, il fallut les laisser

reposer plusieurs heures, et quand on se remit en route, deux des domestiques furent obligés de partager avec eux le poids du fardeau.

Pendant ce temps-là, on entendait encore de loin en loin le cri des guerriers indiens, et ce cri faisait trembler le guide et les nègres jusque dans la moëlle de leurs os.

Les débris de la bande du Grand-Aigle des montagnes Noires s'étaient ralliés et ils harcelaient sans relâche les voyageurs. M. de Sauvigny voulut faire hâter le pas, mais bientôt il fallut y renoncer, et une nouvelle halte lui prouva qu'il n'en avait pas fini avec les dangers de la situation. Il reconnut qu'il était impossible d'aller plus loin sans alléger le fardeau des porteurs. Avant tout il fallait sauver M. de Caussade qu'une fièvre ardente empêchait encore de marcher. Alors il fut décidé

qu'on brûlerait le corps d'Ernest et qu'on en recueillerait les cendres pour les reporter en Europe.

Un bûcher fut dressé dans une vaste prairie au bord de laquelle les voyageurs avaient établi leur station. Le corps du pauvre jeune homme fut enveloppé dans de larges feuilles de palmiers et de bananiers, et lorsque les étoiles commençaient à briller dans le firmament, les flammes qui dévoraient les restes mortels d'Ernest s'élevèrent en pétillant dans les airs, et éclairaient de leurs reflets fantastiques la lisière de la forêt. C'était comme la seconde phase de cette cérémonie funèbre.

Il n'y avait pas là de prêtre pour réciter la prière des morts, mais tous étaient à genoux, et l'Indien lui-même; chacun murmurait tout bas les mots que lui inspirait son cœur. Ja-

mais cérémonie plus solennelle et plus touchante n'avait depuis le temps des missions manifesté dans ces belles solitudes la grandeur de Dieu et le néant de l'homme.

Cependant les Aiapicos se rapprochaient toujours et leurs cris devenaient plus forts et plus nombreux. Le guide indien était rétombé dans sa première terreur.

— Les visages pâles, dit-il, ne sortiront pas de la forêt s'ils n'abandonnent les os de leurs frères et leur chef blessé.

— Jamais, s'écria M. de Sauvigny quand un nègre de l'escorte lui eut traduit les paroles de l'indien.

— Les guerriers des montagnes Noires, reprit le guide, ont rassemblé leurs enfants pour ven-

ger la mort de leurs frères. Demain il sera peut-être trop tard pour fuir.

— Alors nous périrons tous dans le désert.

— Le Grand-Esprit puisse-t-il éclairer la pensée du chef blanc et lui rendre la raison !

— Le Grand-Esprit ne veut pas que l'on abandonne ses frères qu'ils soient mort ou vivants. Allons, mes amis, du courage et bientôt s'il plaît au ciel nous serons sauvés.

Le silence répondit seul à ces paroles de Gustave. Il vit bien que ses gens étaient découragés. Mais M. de Caussade du fond de la tente où il gisait avait tout entendu. Il se leva et dominant par la force de la volonté la vivacité de la douleur, il parut tout-à-coup comme un spectre au milieu des voyageurs assemblés. Sa haute stature, sa figure mâle et sa longue

barbe, l'ample couverture de coton dans laquelle il était enveloppé, tout prêtait à son apparition un caractère fantastique bien propre à frapper l'imagination de l'indien et du nègre.

— Mes amis, dit-il d'une voix mâle dont il essayait de dissimuler le tremblement, je me sens la force de marcher ; vous n'aurez plus la peine de me porter, et si je ne vous suis guère utile au moment du danger, du moins ne vous serais-je pas un empêchement à vous défendre.

— Mon cher baron, s'écria M. de Sauvigny, vos forces trahiront votre courage.

— Je me sens mieux, Gustave ; le mouvement au contraire me fera du bien. Je retarde votre marche ; est-il juste que vous vous ex-

posiez tous pour moi? Entendez-vous? les cris approchent. Alerte, mes enfants, et debout.

A la voix connue du chef la petite armée se remit en route.

Appuyé sur l'épaule de son domestique, le baron faisait des efforts surhumains pour suivre les pas précipités de l'indien et des nègres qui ouvraient la marche. La douleur lui arrachait parfois des cris qu'il étouffait dans sa poitrine : alors il s'arrêtait un moment pour vaincre la souffrance et Gustave faisait faire halte à l'avant-garde.

On peut comprendre combien était pénible et lente cette marche dans les broussailles des forêts, à travers des lianes serrées comme un réseau de pêcheur, sur un sol semé de rochers et de rivières, tantôt dans des ravins profonds,

tantôt au milieu des gorges escarpées des montagnes.

Les cris des Aiapicos poursuivaient toujours la petite troupe, et vingt fois déjà M. de Caussade tremblant pour ceux qui l'accompagnaient avait demandé qu'on l'abandonnât en chemin. Il fallut toute l'obstination de M. de Sauvigny pour résister à ses instantes prières.

Le moment de la crise suprême approchait. Les cris des sauvages avaient cessé depuis quelques instants, mais le guide connaissait trop les habitudes de ces enfants des montages Noires pour ne pas s'attendre de leur part à quelque surprise.

Il s'agissait de franchir une gorge étroite dominée par des hauteurs inaccessibles. Là devaient être les thermopiles de nos voyageurs. A peine eurent-ils mis les pieds dans le défilé

qu'ils virent poindre au-dessus de leurs têtes les plumes traditionnelles des peaux-rouges de l'Amérique du Sud. Ils voulurent retourner sur leurs pas ; la retraite était coupée. Il fallut donc se résigner à livrer un suprême et dernier combat. Celui-là ne fut pas long. En quelques minutes une nuée d'indiens se précipita sur la petite troupe; M. de Sauvigny fut terrassé et quand il rouvrit les yeux, un silence affreux régnait autour de lui. Tous ses compagnons avaient disparu, tous excepté M. de Caussade qui gisait sans vie à ses côtés.

Les autres avaient-ils pris la fuite ou bien s'étaient-ils enfuis à travers les sombres profondeurs des forêts? c'était un mystère que jamais Gustave ne put éclaircir. Comment se faisait-il que lui-même eût échappé à la fureur des assaillants ; comment ceux-ci n'avaient-ils pas exercé sur lui cette barbare

coutume du scalpe dont la féroce tradition s'est impitoyablement perpétuée parmi les vieilles races du nouveau monde? Tous ces problêmes restèrent insolubles pour M. de Sauvigny.

Sa première pensée en reprenant l'usage de sa raison et de ses facultés fut de remercier Dieu de lui avoir conservé la vie, la seconde fut de s'assurer si le baron ne respirait plus. Il n'y avait pas à en douter, le militaire n'était plus qu'un cadavre, un coup de hache lui avait brisé l'os frontal et trois coups d'un large couteau avaient traversé sa poitrine.

Gustave, avant de chercher la route à travers le dédale de la forêt, voulut confier à la terre la dépouille mortelle de son ami. Une fosse naturelle s'ouvrait sous ses pas, le ravin béant était là attendant sa proie. Gustave dé-

tacha en pleurant un anneau d'or que le baron portait à son doigt, anneau que Mathilde lui avait donné jadis au pied de l'autel, puis il fit rouler le cadavre dans le trou et le recouvrit de pierre et de terre détachés de la rive. Deux branches nouées en croix formèrent le monument de cette tombe rustique et une prière dite du fond du cœur fut l'hymne sacré qui monta pieusement de ce désert vers le ciel.

M. de Sauvigny prit ce qu'il put emporter des bagages auxquels les sauvages n'avaient sans doute pas eu le temps de toucher, et il s'éloigna de ce lieu de douleur, guidé seulement par la position du soleil et par l'instinct de la conservation. Ce ne fut qu'après des fatigues incroyables et des souffrances inouies qu'il parvint aux premières maisons brésiliennes. Il était trempé, exténué, brisé, découragé, il

n'avait plus qu'un souffle de vie pour l'animer, une étincelle d'intelligence pour le conduire.

Depuis cette époque M. de Sauvigny est revenu en France, mais aucun de ses anciens amis n'a pu reconnaître en lui le gai, le léger, le joyeux Gustave d'autrefois. Ce n'est plus cette vivacité, cette saillie d'esprit, cette insouciance des jours passés. Aujourd'hui sous un front pâle que la douleur a sillonné comme la foudre, se creusent les cavités de deux yeux tristes et lents. Les pommettes saillantes de ses joues annoncent un homme qu'un mal sans remède ronge et conduit d'étape en étape jusqu'à sa dernière demeure. Enfin la tête se penche sur la poitrine, la voix est grave et douce, les paroles qui sortent de sa bouche sont empreintes d'un caractère de résignation et de douleur qui inspire l'intérêt. Que vous

dirai-je enfin ? Gustave ne va plus à l'Opéra, ne coure plus les ruelles et fuit les femmes comme si elles étaient toutes pestiférées.

Quand on le questionne sur la cause de son antipathie il répond en souriant d'un sourire amer :

— Je l'ai oublié.

On le croit fou, — il a seulement perdu ses illusions, et jeune encore son cœur se dessèche dans l'isolement.

Ainsi avaient péri loin de leur patrie, loin des lieux chers à leurs souvenirs deux des hommes qui avaient visité la morte d'une manière si terrible dans la nuit de la vengeance. Le troisième, — M. le chevalier du Rouvray, — était mort le premier. Un jour comme il franchissait le seuil de sa maison pour aller

faire sa promenade habituelle sur le boulevard des Invalides, il était tombé et ne s'était plus relevé.

La main de Dieu s'était appesantie en quelques années sur presque tous les personnages de cette histoire : sur les uns pour les punir de leurs crimes, sur les autres pour les punir d'avoir voulu devancer la vengeance céleste.

FIN.

La couronne de miss Anna.

I.

Cette couronne est celle d'une jeune fille. C'est la seule qui ait de nos jours gardé tout son prestige, et, lorsqu'elle orne un beau front, son pouvoir est encore celui du despotisme.

C'était en 1842.

Un de mes amis, que j'appellerai Fernand parce que son véritable nom doit rester caché, parcourait les villes et les champs de la Belgique. Un jour il s'arrêta près de Liége, dans un village dont le site l'avait séduit.

Ce village nommé Chaudfontaine, à cause d'une source d'eaux thermales qu'il possède, est assis sur les bords de la petite rivière de Vesdre, au fond d'un étroit vallon. Il semble, avec ses maisons jaunes, une topaze enchaînée dans les flancs rouges des collines. Les rochers à pic qui l'environnent comme de capricieuses ciselures font décrire aux voyageurs d'interminables détours. L'artiste les admire, l'homme pressé les maudit.

Bien qu'il soit jeté sur la route de Liége à Spa et à Aix-la-Chapelle, malgré son établis-

sement de bains, en dépit même de ses vertes prairies, de ses rochers pittoresques, de sa douce fraîcheur pendant l'été, — comme on ne trouve là ni bals, ni concerts, ni jeu, — le voyageur s'arrête peu dans ce village, et le calme qu'on y respire n'attire guère sous ces ombrages que quelques âmes poétiques et rêveuses comme l'était celle de Fernand.

L'hôtel principal de l'endroit n'était encore à cette époque qu'une espèce de chaumière, et toutefois, malgré cette simple apparence, je l'ai toujours préféré aux somptueux hôtels de Spa et de Bade.

Peut-être aujourd'hui tout cela est-il bien changé mais alors le chemin de fer de Liége à Aix-la-Chapelle n'était pas encore terminé, et la civilisation corrompue des villes n'avait pas imprimé sa flétrissure à ces belles campagnes.

La solitude et le charme du paysage avaient vivement impressionné Fernand. Passer un été à l'ombre de ces grands arbres, au pied de ces rochers, au bord de cette eau qui murmure sans cesse des chants harmonieux entre ses deux rives fleuries, c'était un rêve qu'il aurait bien voulu rendre une réalité.

Fernand résolut de rester là le plus longtemps qu'il pourrait.

Le lendemain de son arrivée, il descendait pour aller faire sa promenade du matin, lorsqu'il rencontra au milieu de l'escalier une jeune fille blanche et gracieuse comme un cygne, belle comme un ange.

Elle était simplement vêtue d'une large robe de mousseline dont les plis dessinaient des formes d'une perfection idéale ; quelques rubans bleus flottaient à son corsage ; de longs

cheveux blonds déroulaient leurs soyeux anneaux sur ses rondes épaules, et une couronne de bleuets décorait son front virginal, plus pur et plus velouté que la fleur du camélia.

La beauté de cette jeune fille avait un caractèra de vague tristesse qui étonnait et touchait tout à la fois. Ce fut comme une céleste apparition qui ravit l'âme et les yeux de Fernand.

Aussitôt qu'elle apperçut le jeune homme, elle s'arrête, et, soit instinct, respect, soit sentiment d'admiration, Fernand fit comme elle.

Les grands yeux bleus de cette belle créature, limpides et profonds comme l'azur d'un beau ciel, s'étaient fixés sur lui avec un regard si plein de surprise et de questions, qu'immo-

bile à ce muet interrogatoire, le jeune homme perdit toute présence d'esprit et resta devant elle la bouche close comme la statue du Silence.

Revenu à lui, il voulut faire un pas, mais la jeune fille disparut en poussant un cri.

En trois bonds, Fernand fut au bas de l'escalier. Là, des couloirs se croisaient en tous sens et il lui fut impossible de savoir de quel côté le beau fantôme avait porté ses pas. A supposer qu'il eût pu le deviner, se serait-il mis à sa poursuite ? — A quoi bon ?

Toutefois, la curiosité de Fernand était éveillée. Le souvenir de la jeune fille l'accompagna dans sa promenade matinale, et à son retour il vit, derrière la jalousie entr'ouverte d'une croisée du premier étage, la blonde tête

de l'inconnue dont les beaux yeux, cette fois encore, étaient curieusement fixés sur lui.

On comprend aisément l'effet que dut produire une semblable apparition sur l'imagination exaltée de Fernand. A compter de ce moment, il n'eut plus de pensée que pour sa blanche voisine.

Trop discret pour interroger l'hôtesse à la manière des commis voyageurs, trop vivement impressionné pour n'être point avide de débrouiller ce mystère et de s'expliquer, enfin, ce qui lui paraissait étrange dans la conduite de la jeune fille, il rôda tout le jour aux abords de la maison, du côté d'une longue prairie sur laquelle s'ouvrait la fenêtre où il avait aperçu, pour la seconde fois, cette adorable figure. Espérait-il la revoir encore? Croyait-il qu'un message secret, comme dans

les aventures de chevalerie, viendrait enfin lui révéler un tendre mystère? — Je l'ignore. Toujours est-il que de cent projets formés, repoussés et repris, il finit par n'en pas adopter un seul.

En pareille circonstance, il y a toujours une main invisible qui vient soulever le voile, et le hasard fait souvent plus pour les amoureux que les ingénieuses investigations d'une impatiente curiosité.

Pendant trois jours, Fernand fit des efforts inouïs pour surprendre un regard, un geste de la jeune fille, — une ombre derrière un rideau peut-être, — mais il ne la revit plus. Cent fois il eut sur les lèvres une phrase adroite destinée à provoquer une confidence de l'hôtesse, mais toujours, au moment de la dire, il s'arrêtait interdit et troublé. Il lui

semblait qu'il allait commettre une indiscrétion, et la délicatesse de son cœur lui fermait la bouche. Il craignait d'éveiller par sa curiosité des soupçons dont lui seul pouvait savoir toute la valeur.

Une fois, pourtant, il saisit l'à-propos d'une comparaison et trouva l'occasion presque inespérée de glisser à l'oreille de l'hôtesse, mais d'une voix bien timide et bien basse, ces simples paroles : — Belle comme la jeune fille de là-haut !

L'hôtesse, qui était bonne femme et pleine d'affection pour ses hôtes, se contenta, pour toute réponse, de lever les yeux au ciel en soupirant.

Ce langage muet pouvait être interprété de tant de manières différentes, que Fernand n'osait s'arrêter à une seule, et qu'il se perdit

plus que jamais dans le dédale des suppositions. Mais il vient un moment où l'homme le plus discret et le plus maître de lui est contraint de céder à une force supérieure, d'obéir à une puissance occulte et de trahir enfin l'anxiété qui l'oppresse. — Il en était à ce point.

— Lui serait-il arrivé quelque malheur ? serait-elle malade? s'écria-t-il avant d'avoir pu réfléchir aux conséquences de sa question.

— Malade ! répondit l'hôtesse ; oui, elle est malade et d'une maladie dont il est rare que l'on guérisse...

Fernand n'osa pas en demander davantage : il craignait d'en trop dire ou d'en trop apprendre. Mais l'hôtesse était lancée, elle n'avait plus besoin d'être interrogée.

— La pauvre fille ! continua-t-elle comme par manière de réflexion ; sa folie est si calme et si douce, que cela fait mal à voir.

— Sa folie ! s'écria Fernand ; mais elle est donc folle ?

— Sans doute ; ne le saviez-vous pas ?

— Hélas non.

— Oh ! ce n'est point un mystère, et je puis bien vous dire cette histoire, puisque tout le monde ici la connaît.

« Cette jeune fille est Anglaisee et se nomme Anna. Elle appartient à une famille considérable. Elle avait rencontré, dans les salons de Londres, un jeune homme, un Français pour qui elle avait conçu une affection

romanesque. — C'est l'histoire de toutes les folies de jeunes filles. — Peut-être ne sut-elle point dérober aux regards de celui qu'elle aimait le secret de son cœur ; toujours est-il que ce jeune homme l'aimait aussi. Mais trop pauvre pour pouvoir prétendre à la main d'une riche héritière, il s'était fait un impérieux devoir de refouler au fond de son cœur cette passion funeste, si sa volonté inébranlable ne parvenait pas à en éteindre la flamme.

» Les circonstances furent plus fortes que ces bonnes intentions.

» Attaché à l'ambassade de France, il était tous les jours poussé, malgré lui, sur les pas de la jeune personne. Se voir souvent, c'est apprendre à se deviner. Ces deux cœurs se révélèrent l'un à l'autre. Ils s'endormirent quelques temps dans cette douce quiétude de l'a-

mour partagé, et lorsque l'heure du réveil arriva, il se trouva que cette affection était trop forte pour être brisée sans catastrophe.

» Un soir, les deux jennes gens se trouvaient réunis dans un salon officiel. Un voile de tristesse obscurcissait le front d'Anna, et le Français, de son côté, en proie à une vive agitation, l'observait de loin en silence. Cependant les flots de la foule commençaient à grossir, et ils permirent bientôt au jeune homme de s'approcher sans être remarqué de celle qui absorbait toutes ses pensées.

» — Serait-il vrai, mademoiselle? lui dit-il à l'oreille d'une voix étranglée par la douleur; vous allez vous marier?

» La jeune fille tressaillit, et laissant tomber son triste regard sur celui qui l'interrogeait, une larme brilla sous sa paupière. A cette vue,

il ne put réprimer son transport, et, saisissant vivement la main d'Anna :

» — Eh quoi ! s'écria-t-il, ce mariage se fait contre vos vœux ?

» — Dieu le sait ! fit la jeune fille.

» — Mais l'homme qu'on vous contraint à épouser a de l'honneur, sans doute, et dès qu'il saura...

» — Éloignez-vous, interrompit Anna ; on nous observe...

» Le jeune homme se perdit aussitôt dans la foule.

» Vingt fois dans la soirée il tenta de reprendre la conversation interrompue, mais en vain. Il y avait constamment près de la jeune fille un grand Anglais blond, au regard calme

et froid, à l'air distingué, mais fier, hautain. — Le Français devina en lui son rival.

» En effet, le lendemain matin, le jeune barronnet se fit annoncer chez l'attaché d'ambassade.

» Sans doute celui-ci serait parvenu à faire comprendre au noble Anglais tout ce qu'il y aurait d'odieux à vouloir épouser une femme malgré elle ; il aurait fait appel à la loyauté du gentilhomme, et ce que le cœur britannique n'aurait peut-être pas senti, la générosité et l'orgueil de l'homme de race l'aurait su comprendre.

» Par malheur, la raideur habituelle à nos voisins d'outre-Manche, jointe au ton excentrique du baronnet, réveillèrent, dans le cœur du jeune homme, les cuisants souvenirs de la veille et le disposèrent mal à recevoir les con-

seils ou les observations d'un rival. L'Anglais voulut poser des conditions absurdes; il demandait que l'amant préféré quittât Londres à l'instant... Le Français se révolta et lui répondit par une ironie sanglante ; le baronnet se fâcha, l'amant ne voulut pas souffrir ses impertinences. Tous deux étaient susceptibles, tous deux étaient jaloux de leur honneur, tous deux étaient de plus amoureux.

» On se battit, et la balle du baronnet vint frapper le Français au milieu de la poitrine.

» Cette funeste nouvelle, apprise sans ménagements à la jeune fille, pensa la tuer, et je ne sais, ajouta l'hôtesse, si ce n'eût pas été un bonheur pour elle ; car lorsqu'après une maladie terrible qui la conduisit aux portes du tombeau, elle sortit enfin de l'espèce de léthargie où elle demeura plongée pendant deux mois, la pauvre fille était folle.

» A quelque temps de là, son père mourut l'âme déchirée par les regrets et abreuvée d'amertume. Sa mère alors, restée seule le soutien et la consolation de son enfant, partit avec elle. Elle quitta Londres et l'Angleterre, où le bonheur ne lui avait jamais souri, et vint sur le continent chercher une distraction à ses douleurs, un soulagement à celles de sa fille.

» Qui sait? continua la bonne dame, il pouvait se faire que ce mouvement, cette agitation continuelle, cette incessante métamorphose qui s'opère aux yeux du voyageur, finissent par assoupir le mal, sinon par le guérir. Vain espoir! Depuis lors, elles ont toutes deux parcouru la France et l'Italie; mais la pauvre fille est restée insensible aux choses extraordinaires, une sombre mélancolie courbe son front, et le souvenir de celui qu'elle aimait la poursuit partout.

» Elle est déjà venue ici il y a deux mois, et je l'ai retrouvée à son retour telle qu'elle était à son départ. Elle semble préférer cet endroit à tout autre; aussi milady va-t-elle louer ce petit castel que vous voyez là-bas au pied de la montagne, pour y passer toute la saison. »

Le doigt de l'hôtesse désignait une maison de simple apparence, mais dans une situation délicieuse et environnée de grands bouquets d'arbres.

« Chose singulière et heureuse à la fois au milieu du malheur qui a frappé cette jeune fille, reprit l'hôtesse, c'est que sa folie, si mélancolique et douce, ne se trahit que par quelques ornements bizarres dans sa toilette. Ainsi le bleu est pour elle une couleur de prédilection; elle attache des rubans bleus à sa

robe, et tout le temps que la saison le permet, elle porte sur la tête une couronne de bluets.

» Quand elle parle, ce qui est rare, c'est toujours en français, et le son de sa voix est si touchant et si triste, qu'il pénètre jusqu'à l'âme. Ses paroles semblent parfois étranges et sans suite; mais, pour peu que l'on y prête attention, on découvre bientôt qu'elle parle comme si la mort n'était point inflexible, comme si les rêves étaient une réalité. »

L'hôtesse se tut, et Fernand refoula dans son cœur un soupir étouffé.

La couronne de Miss Anna.

(SUITE.)

II.

Le récit de la bonne dame avait profondément ému Fernand. En lui ouvrant un horizon de douleur, il avait excité davantage son désir de revoir la jeune Anglaise. Ce n'était pas chez lui l'effet d'une simple curiosité ou

même d'un attendrissement ordinaire, — c'était mieux que de la compassion, c'était une tendre sympathie.

Chaque jour il se promenait aux environs de l'hôtel, et le soir il allait rêver en silence au bord de la rivière, sous les grands arbres de la prairie. Mais le beau fantôme était devenu invisible.

Qui n'a, au moins une fois dans sa vie, éprouvé le charme et la tristesse d'une pareille rêverie? Qui n'a senti naître dans son cœur ce trouble indéfinissable, cette vague espérance, cette douce inquiétude qui font à la fois désirer et craindre, redouter et gémir, rire et pleurer?

Fernand en était déjà à ce préambule obligé des tendres sentiments chez les âmes poétiques. C'est assez dire qu'il brûlait de savoir

enfin la cause qui retenait la jeune fille chez elle, loin de ses regards et des promenades habituelles. Parfois un vague pressentiment lui disait que cette cause était peut-être en lui-même.

Puisqu'une fois déjà l'hôtesse lui avait fait des confidences sur la jeune étrangère, il ne voyait pas grand inconvénient à en provoquer de nouvelles.

La bonne dame, de son côté, était toujours accessible à ce genre de provocations.

— Elle a été malade, répondit-elle ; tenez, c'était précisément le jour où je vous ai conté son histoire. Elle a éprouvé une crise étrange. Sortie de bonne heure, suivant son habitude, pour venir prendre elle-même les fleurs dont elle se pare, elle est rentrée précipitamment chez sa mère en criant :

« Je l'ai vu! je l'ai vu! Il va venir! »

Elle était en proie à une vive agitation ; c'était un rêve sans doute, un souvenir plus vivant que les autres...

— Et qu'arriva-t-il ensuite? dit Fernand tout troublé.

— Elle s'évanouit, le médecin fut appelé et lui ordonna de garder le lit pendant quelques jours. Elle a obéi sans murmurer, ce qui ne lui arrive pas toujours.

Ces détails jetèrent Fernand dans une étrange perplexité. Évidemment il avait été la cause innocente de cette crise; c'était de lui que la jeune fille avait dit : « Je l'ai vu! » et pourtant que pouvait-il avoir de commun avec elle? Il ne se rappelait pas l'avoir rencontrée; elle-même le connaissait-elle sans qu'il la con-

nût? Il y avait désormais un lien caché, mystérieux qui rattachait l'existence de cette jeune fille à la sienne; entre elle et lui, il y avait un secret, mais quel était ce lien, quel était ce secret? Ces pensées agitaient l'esprit de Fernand.

Pendant tout le jour, il se perdit en conjectures; et, quand vint le soir, il alla comme la veille, comme les jours précédents, s'asseoir sur le bord de la rivière.

Le soir était doux, le ciel était pur.

Le soleil dorait de ses derniers rayons le sommet des collines. C'était une de ces lumineuses soirées du printemps qu'on aime à passer sous les arbres, couché sur les pelouses.

Pour que l'attente lui parût moins longue,

— car il était impatient comme un amoureux, — Fernand avait pris un livre, un poète tendre et plaintif, Pétrarque. En pareille compagnie, il aurait pu attendre de longues heures s'il avait lu; mais, avouons-le, il n'en parcourut pas même un sonnet. Il tenait le livre ouvert devant lui, et son regard plongeait dans les profondeurs de l'horizon, cherchant s'il ne découvrirait pas quelque pâle ombre de jeune fille, un voile blanc, une écharpe d'azur flottant au gré du zéphir.

Il n'avait rien aperçu, et cependant il tremblait. Un instant il ramena son regard fatigué sur les eaux rouges de la Vesdre qui coulaient à ses pieds; il vit une blanche et gracieuse image qui se balançait dans le miroir de la rivière.

Fernand se retourna. Anna était debout der-

rière lui, la tête penchée, les yeux fixes et les bras pendants avec les mains croisées devant elle, — attitude de la méditation douloureuse.

Il fut frappé du frais incarnat qui colorait alors ses joues, si pâles le jour où il l'avait vue pour la première fois. Il voulut se lever pour la saluer, mais elle allongea le bras avec un geste amical et se prit à sourire.

— C'est *lui*, dit-elle, c'est *lui* qui vous envoie ?

— *Lui* ! répéta machinalement Fernand.

— Ah ! ne le niez pas, je vous ai bien reconnu. Vos traits sont gravés là, au fond de mon cœur.

Et, en parlant ainsi, elle posait sa main sur sa poitrine avec un geste plein d'expression.

Fernand, embarrassé, ému, ne comprenait rien à ces paroles. Une pensée téméraire lui traversa l'esprit.

Les regards étranges de la jeune fille et la mélodie de sa voix pénétraient l'âme du jeune homme. Un instant il crut qu'une révolution subite s'était opérée en elle; il crut, — c'était bien présomptueux, — qu'il lui était réservé d'être le consolateur de cette pauvre affligée; il crut que cette nouvelle Ophélia allait retremper dans un autre amour sa raison affaiblie.

Que de choses à l'âge de Fernand et dans la position où il se trouvait, devant une jeune fille si belle qui lui parlait en mettant la main sur son cœur, que de choses, disons-nous, n'avait-il pas le droit d'espérer et de rêver?

— Vous m'avez reconnu? s'écria-t-il avec

chaleur en se levant ; vous me connaissiez donc?

— Sans doute, et puisque vous n'êtes pas *lui*, il n'y a que son frère qui puisse lui ressembler autant que vous.

Fernand passa la main sur son front. Les derniers mots de la jeune fille avaient soufflé sur son beau rêve ; sa douce et chère illusion s'était évanouie. Il se receuillit un instant, puis faisant un effort pour donner du calme à sa voix :

— Ainsi, dit-il, c'est une ressemblance...

— Frappante, interrompit Anna. Il me semble, quand je vous regarde, que c'est lui que je vois. Je suis bien heureuse de vous voir ; aussi je me suis faite belle.

— Belle comme les anges ! fit le jeune

homme avec un indicible mouvement d'admiration.

— Oui, c'est ce qu'il me disait aussi ; il me parlait des anges, il aimait à me voir avec une couronne de bluets sur la tête et des rubans bleus mêlés à mes cheveux... le bleu... c'est une belle couleur, n'est-ce pas?

— C'est la couleur du ciel et celle de vos yeux ; c'est la couleur que chez nous les jeunes filles consacrent à la Vierge.

— Chut !... fit la jeune protestante en posant un doigt effilé sur ses lèvres de rose; si ma mère vous entendait... Elle dit que c'est une hérésie. Cependant *il* m'assurait qu'il était bon pour les cœurs souffrants de prier la Vierge... c'est sans doute parce que je ne l'ai pas fait qu'*il* est parti... Mais depuis j'ai reconnu ma faute, et tous les matins je prie la

bonne Vierge en cachette pour qu'il revienne. Je n'en dis rien à ma mère, cela augmenterait ses chagrins ; elle ne sait pas que la bonne Vierge m'a exaucéee et qu'elle m'a promis que je reverrais bientôt mon bien-aimé.

En écoutant religieusement ces paroles, Fernand avait le cœur navré ; et toutefois une étincelle d'intelligence brillait dans les yeux de la pauvre fille.

— Oui, reprit-elle en baissant la voix, j'étais à genoux devant cette petite image qu'il m'avait donnée...

Et elle retira de son corsage, pour la montrer à Fernand, une petite médaille en argent portant la figure de la Vierge.

— Je la priais avec ardeur, continua-t-elle ; je lui demandais de me rendre mon bien-aimé,

et je baignais cette image de mes larmes. Tout-à-coup je la vois grandir, ses yeux s'animent; de son front et de ses mains jaillissent des rayons lumineux, une beauté céleste se répand sur son visage, ses lèvres s'entr'ouvent, et d'une voix harmonieuse comme les sons d'une harpe, elle me dit : « Dans trois mois, tu lui seras unie. » Je ne sais ce qu'elle devint ensuite, car, éblouie, charmée, j'avais laissé tomber mon front dans mes mains. Quand je relevai la tête, elle avait disparu ; il ne restait plus que la petite image que j'ai suspendue à mon cou et qui ne m'a plus quittée depuis lors. — Il y a deux mois de cela ; ainsi, c'est bientôt, dans un mois. — Je l'épouserai, ma mère y consent. Oh ! je suis bien heureuse!

— Bien heureuse! répéta Fernand en hochant la tête avec douleur.

C'était quelque chose de déchirant que cette

exclamation de bonheur dans la bouche de la pauvre fille.

— Vous viendrez à mon mariage, reprit-elle. Vous lui ressemblez tant ! Vous devez être bon comme lui..... Je veux que vous me donniez la main pour me conduire à l'autel, car c'est dans une église catholique que nous serons unis, je l'ai promis à la Vierge. — Vous le voulez-bien, n'est-ce pas ?

Fernand craignait de répondre ; il ne voulait pas détruire cette dernière illusion. Il fit un signe de tête et pressa dans ses mains la main de la jeune fille.

— J'accepte votre promesse, reprit Anna ; tenez, voici la fleur que je lui donnerais s'il était ici ; en son absence, c'est à vous qu'elle appartient.

— La jeune fille détacha un bluet du bouquet qui ornait sa ceinture. Fernand prit la modeste fleur, et, l'approchant de ses lèvres :

— Je garderai ce précieux souvenir, dit-il, et un jour, si je me marie, je le donnerai à ma fiancée comme le gage du plus pur et du plus fidèle amour.

La jeune fille sourit, et, se penchant vers le jeune homme avec un regard d'une ineffable mélancolie :

— Au revoir, dit-elle, je m'en vais, ma mère serait inquiète. Demain je reviendrai... nous causerons encore de *lui*... au revoir.

Fernand resta muet et la regarda s'éloigner lentement. Elle avait déjà disparu derrière les arbres, qu'il cherchait encore sa blanche silhouette au milieu des herbes en fleur de la

prairie. Ce qui se passait en lui, nous n'essaierons pas de le décrire : immobile, les yeux fixés à l'horizon, en vain il tentait de rassembler ses idées.

Quand il sortit de l'espèce de rêve où cette rencontre l'avait plongé, ses yeux étaient mouillés de larmes et son Pétrarque était tombé dans la rivière.

La couronne de Miss Anna.

(SUITE.)

III.

Fernand s'en revint le front pensif et l'âme agitée. En rentrant à l'hôtel, il trouva une lettre pressante de son oncle, M. de Sercamp, qui, disait-il, l'attendait le lendemain à Cologne, où il ne devait rester que deux jours.

Le chemin de fer de Liége à Aix-la-Chapelle n'était pas encore terminé à cette époque, et il fallait un grand jour pour faire la route. Remettre son départ d'une heure, c'était s'exposer à ne plus trouver M. de Sercamp à Cologne.

Mais la jeune étrangère, en quittant Fernand, ne lui avait-elle pas jeté cette promesse : « A demain ? » Et depuis quand les jeunes gens conviés à un doux entretien par une jolie bouche ont-ils fait la sottise de ne point s'y rendre ?

Un sentiment d'exquise délicatesse disait cependant à Fernand qu'il ne devait pas étendre plus loin une relation que le hasard d'une ressemblance avait seul formée ; qu'il lui appartenait d'agir avec une prudence qu'un esprit malade méconnaissait innocemment ; —

qu'il ne pouvait pas, en un mot, aller à ce rendez-vous du lendemain.

Mais son cœur lui demandait en même temps si le doigt de la Providence n'apparaissait pas dans cette occasion, si les convenances ne devaient point ici céder le pas aux avertissements secrets de son âme, si enfin il n'était pas de son devoir de poursuivre jusqu'au bout cette mission consolatrice qu'il avait tacitement acceptée.

L'esprit de Fernand flottait alors entre ces deux partis à prendre, et nul n'aurait su dire lequel des deux allait triompher, lorsque l'hôtesse vint mystérieusement le prier de la part de lady Stw..., — la mère de la jeune fille, — de vouloir bien lui accorder quelques instants d'entretien.

Fernand trouva la noble dame dans une pe-

tite chambre très-simple qui lui servait de salon. Les douleurs de l'âme ont bien vite rompu les liens de l'étiquette.

— Monsieur, dit lady Stw..., vous pardonnerez à une mère l'irrégularité de la démarche que je fais auprès de vous. Vous êtes jeune, votre cœur ne s'est pas encore desséché au souffle de l'expérience, et je lis dans vos traits que vous l'avez grand et généreux. — Vous savez nos malheurs, vous me pardonnerez.

Fernand s'inclina sans répondre. Le cœur lui battait violemment.

— Une ressemblance que j'ose dire heureuse, reprit l'étrangère, a causé sur l'esprit de ma fille une impression que je comprends maintenant que je vous vois. Anna m'a dit votre entretien, votre rencontre dans la prairie, la promesse que vous lui avez faite... Vous

n'avez pas voulu déchirer son cœur en soulevant le voile qui cachait la vérité ; je vous en remercie. Mais ce n'est pas tout. Voulez-vous me permettre de vous dire le service que j'attends de vous?

— Puissé-je, madame, accomplir tous vos vœux!

— Ce soir, monsieur, en retrouvant sur le visage de ma fille cette expression tranquille des jours plus heureux, un rayon d'espoir a lui dans mon âme, et, lorsque j'ai connu la cause de ce calme, il m'a semblé que le ciel avait enfin pris pitié de mes douleurs. Trop longtemps éprouvée pour croire sans réserve à un pareil bonheur, j'ai voulu savoir si mon cœur ne se faisait pas illusion. J'ai fait appeler le docteur, et il ma confirmée dans mon espérance; il m'a dit qu'il fallait saisir cette

occasion et se hâter de développer le germe de la guérison. Il s'est offert à vous parler, mais j'ai mieux aimé le faire moi-même ; j'ai mieux aimé aller à vous sans détour et vous dire : « Je suis mère, et vous pouvez sauver ma fille. »

— Au nom du ciel ! madame, parlez, je vous écoute, interrompit Fernand.

— Quand vous rencontrerez ma fille, monsieur, je vous en prie, ne vous détournez pas du chemin.

— Veuillez croire...

— C'est une folle, je le sais ; sa vue peut inspirer de la pitié, et la pitié est un sentiment pénible auquel on peut vouloir se soustraire.

— La pitié, milady, est un noble sentiment

que le christianisme a élevé au rang des vertus; c'est toujours un devoir quand ce n'est pas un attrait.

— Je vous ai bien jugé, et la noblesse de votre âme m'encourage à vous demander plus encore. Achevez l'œuvre que vous avez commencée, c'est une mère qui vous en conjure ; sauvez ma fille : Dieu saura vous en récompenser.

— La plus grande récompense est dans mon cœur, madame, et, si je pouvais tout ce que je souhaite, ce serait bientôt à moi de vous implorer. Tenez, milady, je vais vous ouvrir mon âme : lorsque vous m'avez fait appeler, j'hésitais sur ce que j'avais à faire ; maintenant je n'hésite plus. Vous-même, m'avez montré le chemin, je le suivrai. Demain je pars, un devoir impérieux m'éloigne pour

quelques jours de ces lieux, mais j'y reviendrai bientôt, et puissé-je alors combler les plus chers de vos vœux et des miens !

—Je vous confie ma fille, monsieur ; son honneur et sa vie sont entre vos mains.

— La foi du gentilhomme vous est garant de l'un ; fasse le ciel que je puisse sauver l'autre !

Fernand allait ajouter quelques mots, mais il les retint sur ses lèvres. Ses yeux seuls exprimèrent sa pensée, et milady les comprit. Elle saisit la main du jeune homme et lui dit avec effusion :

— Un jour, monsieur, nous reprendrons cette conversation à l'endroit où nous l'avons laissée.

La couronne de Miss Anna.

(SUITE.)

IV.

Quelque pressante que fût la lettre de son oncle, quelque importantes que fussent les affaires dont il avait à l'entretenir, Fernand, après la conversation qu'il avait eue avec la mère de miss Anna, ne put se résigner à par-

tir le lendemain, et, dût-il ne plus trouver son oncle à Cologne, il remit son voyage au jour suivant.

Le lendemain, en attendant l'heure à laquelle il devait recevoir la jeune fille, le temps lui parut bien long. Il passa la journée à la recherche d'une distraction impossible. Sans cesse l'image de miss Anna flottait devant ses yeux, et son imagination la retrouvait à chaque détour des chemins, à chaque buisson dans les bois, à chaque bonnet de jeune fille dans le village.

Longtemps avant l'heure attendue, il était assis sur les bords de la Vesdre, et son regard inquiet interrogeait l'horizon.

Enfin Anna parut.

Sa démarche était lente et gracieuse; à chaque

pas son regard ondulait comme un jeune peuplier sous le timide effort de la brise. Une joie calme inondait son visage, et ses yeux avaient une expression douce et tranquille.

En abordant Fernand, elle lui tendit sa blanche main comme elle eût fait à un vieil ami, puis souriant de ce sourire mélancolique qui doit être celui des anges :

— Bonsoir, mon frère, dit-elle. — Je puis bien vous donner ce nom, car bientôt vous serez mon frère. — Ma mère aussi vous a bien reconnu, et c'est elle qui tout-à-l'heure m'a demandé si j'avais vu mon frère aujourd'hui.

— Ce titre précieux, je l'accepte avec bonheur, répondit Fernand d'une voix émue qui laissait percer un léger accent de regret ; mais ce titre, vous le savez, me donne des privilé-

ges, et permettez-moi d'en réclamer l'usage en vous offrant mon bras.

La jeune fille s'appuya avec confiance sur le bras du jeune homme, et tous deux suivirent en causant le sentier qui longeait la rivière.

— Ma mère, poursuivit Anna, m'a dit que vous feriez tout ce que je voudrais.

— Milady a dit vrai.

— Nous allons bien voir, et puisque c'est moi qui commande, j'ai résolu que vous viendriez demain avec nous visiter les ateliers de la *Vieille-Montagne.*

— Demain, mademoiselle, mais cela m'est impossible.

— Impossible ! voilà comme vous êtes sou-

mis à mes ordres? Eh bien! soit, remettons notre excursion à après-demain.

— Vous me voyez au désespoir d'être, pour la première fois que vous me commandez, dans la nécessité de vous désobéir. Demain et les jours suivants je ne serai pas à Chaudfontaine.

— Comment! vous partez?

— Un devoir impérieux m'oblige à m'absenter pour quelques jours.

— Et moi, pendant ce temps-là, je vais me trouver seule... Lorsque je croyais avoir trouvé un ami et un frère, voilà déjà qu'il m'abandonne. Avec qui donc pourrai-je parler de *lui* si vous partez?... Me voilà encore une fois toute seule avec mon douloureux souvenir, car ma pauvre mère, je crains tou-

jours de l'attrister davantage en lui parlant du passé.

Une larme glissa sur la joue de la jeune fille et bondit comme une perle sur sa main.

— Eh quoi! s'écria Fernand, faut-il que mon départ soit pour vous une cause de larmes! pensez donc que le jour du bonheur approche pour vous.

— Oui, c'est vrai, fit-elle en souriant; mais un mois, c'est bien long!... et puisqu'il vous avait envoyé, pourquoi ne restez-vous pas?...

— Les affaires qui m'éloignent de vous ne me regardent pas seul, elles sont aussi celles d'un bon oncle qui m'a servi de père, et, — vous le voyez, mademoiselle, il m'attendait aujourd'hui...

En parlant ainsi, Fernand remit la lettre de M. de Sercamp à la jeune fille, qui la lut attentivement et sans en passer une seule ligne.

— Vous avez raison, dit-elle en baissant la tête, il faut que vous partiez .. Quand reviendrez-vous ?

— Le plus tôt possible.

— Combien de jours cela veut-il dire ?

— Dix jours, douze jours peut-être, et si, comme j'en ai l'espoir, je puis m'échapper avant, je le ferai.

— N'oubliez pas votre promesse, n'oubliez pas surtout que c'est dans un mois qu'il revient ; et ce jour-là, vous devez me donner la main pour me conduire à l'autel... Pendant

votre absence, je vais m'occuper de ma toilette de mariage. Elle sera toute simple, une robe blanche avec des nœuds de rubans bleus... et sur mon front une couronne de bluets, comme celle-ci... J'ai déjà commencé la broderie de mon voile; j'ai voulu qu'il fût tout entier de ma main. Quand vous reviendrez, il sera terminé.

Fernand recueillait avec angoisse les paroles de la jeune fille. Rien n'était plus triste que de l'entendre passer ainsi en revue sa toilette pour un mariage imaginaire. Fernand ne put contenir plus longtemps l'émotion qui débordait de son cœur; il se détourna pour cacher une larme.

— Lorsque le jour sera venu, ajouta-t-elle, vous viendrez me prendre le matin à dix heures; nous irons à cette église dont vous voyez le clocher là-bas, dans les arbres.

A ce moment, la cloche du village vint à sonner l'*Angelus.*

— Écoutez, dit la jeune fille, c'est la cloche du soir. Vous priez, vous autres catholiques, lorsque vous l'entendez. Apprenez-moi cette prière.

Alors, sa main dans celle du jeune homme, les yeux vers l'occident d'où le soleil saluait les collines de ses derniers rayons, au milieu de cette vallée profonde dont le silence n'était troublé que par le tintement lent et prolongé de la cloche, en face du ciel et de la terre, la jeune protestante fut initiée à cette prière intime que le catholique adresse trois fois par jour à la mère de Dieu, et que l'Église appelle de ce doux nom de *salutation angélique*.

Trois fois la cloche reprit son tintement

plaintif, trois fois la pieuse invocation sortit des lèvres et du cœur de ces deux jeunes gens.

Lorsque la prière fut terminée, Fernand se sentit plus calme; le regard de la jeune fille brilla d'un éclat plus pur, et de son front s'était effacé le sombre voile de la tristesse.

Tous deux, les mains unies, la tête baissée, la bouche muette, reprirent lentement leur promenade. Il semblait que leurs lèvres se fussent closes pieusement sur les derniers mots de la prière.

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité du verger; et quittant alors le bord de la rivière, ils se rapprochèrent de la maison. Miss Anna serra vivement la main de Fernand; et, levant sur lui son chaste et doux regard :

— Adieu, dit-elle ; soyez heureux dans votre voyage. Tous les soirs, quand la cloche sonnera, je dirai cette prière que vous m'avez apprise..... Tenez, voici la fleur qui vous appartient..... Regardez comme elle est jolie ! Voyez comme sa taille est fine dans son corset noir, comme les feuilles sont bien découpées, comme son bleu est pur ! C'était la fleur préférée d'Henri... Henri, c'était son nom ; mais vous, vous ne m'avez pas dit le vôtre.

— Je me nomme Fernand.

— Fernand ! c'est aussi un beau nom..... Dans mes prières à la Vierge, je ne l'oublierai pas. Adieu, Fernand...

— Au revoir, mademoiselle, répondit tristement le jeune homme.

Et, pressant contre ses lèvres la main de la

jeune fille, il y laissa tomber une larme. Anna s'en aperçut.

— Je pleurais aussi, dit-elle, le jour où je vis Henri pour la dernière fois.

Elle s'éloigna. Du regard, Fernand la suivit à travers les arbres, et, lorsqu'il revint à la réalité, il trouva une inquiétude immense au fond de son âme...

Le lendemain avant le jour Fernand avait quitté Chaudfontaine.

La couronne de Miss Anna.

(FIN.)

V.

Arrivé à Cologne, Fernand n'y trouva plus son oncle ; celui-ci venait de partir pour Bade. Le jeune homme alla l'y rejoindre. Il comptait se rendre de là avec M. de Sercamp à Paris, où devaient se terminer leurs affaires

de famille. Mais le vieillard tomba malade, et ce ne fut que dix jours après qu'ils purent se mettre en route. Une fois à Paris, Fernand aurait voulu renvoyer à un autre moment les affaires sérieuses et reprendre sur-le-champ le chemin de la Belgique. M. de Sercamp, que sa récente indisposition avait alarmé, désirait de son côté en finir au plus tôt, et retint son neveu près de lui. — Les affaires qui doivent se terminer en une semaine demandent ordinairement six mois; celle-ci ne prit qu'une vingtaine de jours. C'était peu, et pourtant combien ces vingt jours parurent longs à Fernand! Avec les dix jours perdus à Bade, c'était un mois tout entier passé loin de celle à qui il avait fait la promesse de revenir avant quinze jours.

Il fut libre enfin et partit.

Le cœur bercé entre l'espoir et l'inquiétude,

il prit directement la route de Liége, où il arriva au milieu de la nuit. Rompu, brisé par un voyage précipité, il s'arrêta dans la ville, et résolut d'attendre au lendemain matin pour se rendre à Chaudfontaine.

Il y avait juste un mois qu'il avait quitté ce village.

Le lendemain, dix heures sonnaient lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge ; la bonne hôtesse était venue au devant de l'étranger; elle reconnut Fernand.

— C'est vous enfin ! s'écria-t-elle ; que Dieu bénisse votre retour !

— Et miss Anna ? dit Fernand sans répondre à ses félicitations.

— Miss Anna? fit-elle en levant les yeux au ciel.

— Qu'est-il arrivé? où est-elle?

— Là, chez elle... dans son lit...

— Malade!

— Mourante...

Fernand n'en écouta pas davantage. En deux bonds il avait franchi l'escalier et frappait à la porte de l'appartement. La femme de chambre vint silencieusement ouvrir et le conduisit près de milady.

— Ah! pourquoi venez-vous si tard? s'écria la malheureuse mère en saisissant la main du jeune homme. Venez, venez vite! qu'au moins son dernier regard rencontre des traits chéris

qui appellent un dernier sourire sur ses lèvres. Venez.

Et la pauvre dame, oubliant jusqu'aux plus rigoureuses réserves de la pruderie anglaise, entraîna Fernand dans la chambre de la jeune fille qui se mourait.

Quel douloureux spectacle !

Pâle comme la batiste de son chevet, Anna était étendue sans mouvement sur sa couche. Sa paupière abaissée pouvait faire croire un moment qu'elle sommeillait, mais le râle de sa poitrine oppressée et les mots entrecoupés qui sortaient de sa bouche ne permettaient pas une longue illusion.

Près du lit étaient, d'un côté, le médecin, de l'autre, un prêtre catholique. Le prêtre murmurait tout bas de ferventes priè-

res. Fernand se rappela le soir de l'*Angelus*. Si le corps allait mourir, l'âme du moins était sauvée...

Derrière le chevet du lit, la mère de la jeune fille s'était agenouillée devant un crucifix. C'était avec un étonnement profond que Fernand la regardait. Le bon prêtre s'en aperçut et comprit la pensée du jeune homme. D'une main, il lui montra le ciel, et, de l'autre, il fit le signe de la croix. — La pauvre mère disait les mêmes prières que sa fille.

Fernand s'approcha avec recueillement du chevet de la jeune fille, et, d'une main timide écartant le rideau virginal, il contempla cette belle nature, naguère encore si fraîche et si vivante. Comme elle était changée! Et cependant, malgré ses joues

creusées, malgré le cercle violet qui encadrait ses yeux, bien que le mal eût étendu ses ravages sur ces membres amaigris, c'était toujours cette beauté céleste, ce front pur avec ses longs cheveux dorés. — Mais le sceau de la mort était imprimé sur ce beau visage.

A cette vue, Fernand laissa tomber sa tête dans ses deux mains et il éclata en sanglots. La jeune fille souleva sa paupière, et son regard, déjà terne, reconnut le jeune homme.

— Fernand, dit-elle d'une voix qui s'entendait à peine.

Il saisit sa main ; elle était glacée.

— Vous venez bien tard ! continua-t-elle. Il est arrivé, lui, je l'ai vu .... L'heure vient de

sonner, nous allons partir..... Ma mère, donnez-moi ma couronne de fiancée... Elle sera pour vous, Fernand, quand le saint prêtre l'aura bénie sur mon front...

Lady Stw... se leva, et, prenant une fraîche couronne de bluets sur un fauteil où s'étalaient inutiles le voile et la robe blanche de la mariée, elle la posa sur la tête de sa fille avec un baiser.

— Ma mère, reprit la mourante d'une voix entrecoupée, pardonnez-moi les fautes que j'ai commises, les douleurs que je vous ai causées... Fernand, donnez-moi la main, l'autel est paré, on nous attend... Voici Henri qui vient.... la prière monte vers le ciel, *Ave Maria*... Henri, O mon Dieu! que le ciel est beau!...

Ses lèvres remuèrent encore, mais sa voix s'éteignit.

Le prêtre approcha de cette bouche décolorée la petite médaille de la Vierge, un dernier souffle ternit l'éclat de l'argent poli... la fiancée était au ciel.

Les sanglots éclatèrent, et Fernand, agenouillé près du lit, courba son front sur sa main glacée. Qui sait si, dans ce pieux recueillement, il ne vit pas l'âme de la jeune vierge monter au cieux sur les ailes de son ange gardien?

Le lendemain, il suivit le cerceuil à l'église, et il accompit ainsi jusqu'au bout la promesse qu'il avait faite.

Fernand recueillit pieusement le legs de la pauvre enfant, et quitta la vallée de la Vesdre après avoir fait le serment de venir chaque année prier sur une simple pierre blanche où

la main du sculpteur a gravé ce nom : ANNA, et cette date, 15 AOUT.

La jeune fille était morte le jour de la fête de la Vierge.

Vous qui lisez ces lignes, peut-être avez-vous rencontré Fernand sans le connaître. Sur son front élevé, dans son regard poétique et vague, vous avez pu voir errer un nuage de tristesse : c'est le souvenir de miss Anna qui flotte encore dans sa pensée.

FIN DE LA NUIT DES VENGEURS.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.